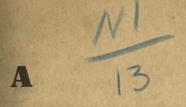
Cahiers no 5 et 6

Mai-Juin 1934



## LÉON

## TROTZKY

Textes et notes de :
Marcel Martinet,
Maurice Parijanine,
Romain Rolland
et Maurice Wullens.



LES HUMBLES 229, rue de Tolbiac PARIS (XIII')

Ce cahier avec son supplément: 5 francs

#### LES HUMBLES

#### Revue littéraire des Primaires

paraissant par Cahiers mensuels de 32 pages au moins Directeur : Maurice WULLENS

	ABONNEMENTS D'UN AN :	
France	30 francs — Etranger 4	O francs
France	Sur papier de luxe : 60 francs — Etranger	5 francs

- Les abonnements partent du 1º de chaque mois.
- Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.
- Adresser toute correspondance: lettres, livres, revues, etc., à M. Maurice Wullens, 229, rue de Tolbiac, Paris (XIII).
- Adresser les envois d'argent à Maurice Wullens, 229, rue de Tolbiac,
   COMPTE COURANT POSTAL 380-70 PARIS.
  - Joindre un timbre de 0 fr. 50 à toute lettre nécessitant une réponse.
  - Les manuscrits ne sont pas rendus.
  - Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres."
- La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.
- Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.
- Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LA LIBRAIRIE : 13, rue Valette, PARIS (V°)

#### BULLETIN D'ABONNEMENT (1)

Je, soussigné, déclare souscrire un abonnement d	'un an à la Revue lit-
téraire Les Humbles, à partir du	
Ci-joint le montant (trente francs pour la France, l'étranger), en mandat poste ou chèque postal.	
Nom:	Signature:
Manager College State Manager State College	
Adresse:	

<sup>(1)</sup> A détacher et à renvoyer accompagné d'un mandat ou d'un chèque libellé au nom de M. WULLENS MAURICE, 229, rue de Tolbiac, Paris (13°). Compte courant postal n° 380.70, Paris.

#### TROTZKY à PRINKIPO





(Photos Parijanine)



André MALRAUX,

au meeting de la salle Albouy (27 avril 34), proteste contre l'expulsion de Trotzky

A

LEUN



# TROTZKY

Textes et notes de:
Marcel Martinet,
Maurice Parijanine,
Romain Rolland
et Maurice Wullens.

LES HUMBLES

PATES (XIII')

Ce cahier avec so supplément : 5 france

### Une lettre de Romain ROLLAND

Ce pera l'opprobre évernel de la démonatie françaire qu'elle ail refuse à Le'on trotzkz l'asile qu'il estait lui demander. C'est la houte de l'Europe, que la Jurquise lui donne une leun d'honner et de dignite!

lomain lolla

25 avril . 1934

### Quelques souvenirs

A la fin de 1914, nous nous réunissions un soir de chaque semaine, quatre pelés et trois tondus, quai Jemmapes, dans la boutique de la Vie Ouvrière. Nous étions de ces gens, singuliers dans toutes les nations, qui avaient continué après la déclaration de guerre de croire juste et vrai ce qu'its croyaient juste et vrai la veille. Contre le nouveau socialisme, le nouveau syndicalisme et le nouvel anarchisme d'union sacrée, nous persistions à penser que cette guerre des Etats était une guerre impérialiste où le prolétariat international était le premier vaincu, qu'elle n'apporterait que des ruines, de la misère et de la honte à la classe ouvrière de tous les pays et à toute l'humanité. Avions-nous tort ?

C'est autour de Pierre Monatte que nous nous étions retrouvés tous. La lettre par laquelle Monatte avait démissionné du Comité Confédéral de la C. G. T. avait marqué le réveil du mouvement ouvrier français. Il y a là une grande page de l'histoire sociale, aujourd'hui inconnue, oubliée ou défigurée, et qu'il faudra bien écrire un jour. Monatte n'a pas seulement sauvé l'honneur du prolétariat révolutionnaire, il a fait plus que personne en France pour rouvrir à la classe ouvrière le chemin de sa vérité et de

sa libération.

Nous n'étions pas nombreux autour de lui, dans les premières semaines de la guerre : Rosmer, Merrheim, Hasfeld, Tourette, dévoué et fidèle jusqu'à la fin, Brisson, secrétaire du syndicat de la chaussure, une des plus belles figures que j'aie connues dans le mouvement, un militant de la lignée de Varlin et qui s'est tué à la tâche; quelques autres. On s'amenait après le dîner dans la vieille boutique, on grimpait par l'escalier pisseux dans la salle du premier, on

s'installait comme on pouvait sur les bancs de bois ou sur les piles de journaux qui tenaient lieu de sièges. Raymond Lefebvre s'est assis là, lui aussi, et Guilbeaux.

Ainsi, chaque jeudi, plus solitaires, dans une France qui semblait tout entière trompée et délirante, que les premiers chrétiens dans les catacombes romaines, nous complotions. C'est-à-dire que nous échangions et discutions, sur la guerre, sur l'état de l'opinion dans le pays et dans l'Internationale, les quelques informations qui pouvaient paraître authentiques, les quelques renseignements que laissait filtrer l'usine à mensonges officielle. Nous nous partagions ainsi plus d'amertumes que de raisons d'espérer, mais nous ne désespérions cependant pas de la classe ouvrière.

Bientôt se joignirent à nous, régulièrement, quatre Russes. Comme le personnel des congrès socialistes internationaux ne nous était pas très familier, peu d'entre nous connaissaient ces quatre camarades, même de nom. Celui sans doute qui nous était le moins inconnu, c'était le plus âgé, un homme aux traits creusés, à la barbe déjà grisonnante, au beau regard profond, à la voix un peu rauque, et qui marchait en traînant la jambe en souvenir des fers qu'il avait longtemps portés en Sibérie : Martov. Mais nous savions que tous quatre étaient des internationalistes irréductibles et collaboraient, sans distinction de tendances, au petit journal que faisaient paraître à Paris, au prix de privations et de dévouements illimités, les émigrés russes fidèles à l'Internationalisme ouvrier. Ce quotidien qui s'appelait Golos (« La Voix ») n'était pas, bien entendu, sans irriter et inquiéter vivement tous les renégats du socialisme et la censure franco-russe lui consacrait ses soins les plus vigilants. Il faut croire pourtant que la foi, le courage et l'intelligence peuvent beaucoup, même aux pires époques et dans l'extrême dénuement : Golos paraissait, était lu passionnément dans la colonie russe et, quand enfin il fut suspendu, n'en continua pas moins à paraître, avec la même rédaction et le même programme, sous le titre de

Naché Slovo (« Notre Parole »).

Quelle que fût alors notre impuissance, on imaginera facilement quel réconfort ces réunions apportaient à chacun de nous, dans l'accablement d'un temps où toute vie était entourée du souffle de la mort, où l'on ne respirait partout que la plus abjecte sottise, le mensonge monnayé et la trahison. La seule présence des Russes multipliait ce réconfort, mais tous les quatre parlaient français et ils ne nous aidaient pas seulement par leur présence : nous avions beaucoup à apprendre de ces hommes, qui possédaient une connaissance large et précise du mouvement international, une expérience longue et chèrement payée autant qu'une riche science théorique de la révolution.

Mais devant l'un d'eux surtout nous avions su tout de suite que nous étions en présence d'une gran-

deur intellectuelle et humaine exceptionnelle.

C'était un homme d'assez haute taille, svelte, très droit et un peu raide, dont tous les traits accusaient une intelligence et une énergie magnétiques. En même temps, un air de grande jeunesse qui venait peut-être pour une part de ce rayonnement d'intelligence et d'énergie. Le front, élevé et fier, était encore élargi par la chevelure drue et bouclée rejetée en arrière. Tout le visage, grave, attentif et calme au repos, prenait dans la discussion une animation extraordinaire. Les yeux étincelaient alors, derrière les lorgnons, avec un éclat que je n'ai vu qu'à eux. Et la bouche aux lèvres fines, ardentes, railleuses, méphistophéliques par instants entre la moustache et la barbiche, achevait l'impression de passion entraînante et de force à laquelle personne ne pouvait rester insensible.

Ces images, je les ai retrouvées plus tard. Dans nos réunions du quai Jemmapes, nous ne songions pas à nous demander comment nous étions fabriqués les uns et les autres, mais à suivre la pensée de ceux qui parlaient. Et quand celui-là parlait, il y avait dans ses paroles, dans ses raisonnements et ses déductions, une telle puissance spirituelle, une information si ample et si complète, une vigueur dialectique si souveraine, une conviction révolutionnaire si totale, si impérieuse et si sereine que ses propos nous apparaissaient comme une sorte de bataille victorieuse livrée devant nous, de libération et de fête. Je dirais qu'ils étaient pour nous un éblouissement, tant ils avaient de prestige, mais le mot serait impropre et offensant : l'homme qui parlait ne pensait pas à éblouir et ne voulait pas éblouir; ce qu'il voulait, avec une simplicité magnifique, c'était seulement nous communiquer ce qu'il savait, contribuer à éclairer pour les camarades ce obscur, raisonner avec exactitude et justesse. Mais dès la première fois où je l'eus entendu, au sortir de nos réunions où je retrouvais des compagnons dont plusieurs avaient des dons éminents et une haute valeur, on se souvient chez moi que je dis en rentrant :

— Il y avait ce soir là-haut quelqu'un qui est un homme de génie. Un Russe. Il se nomme Léon Trotz-

ky.

Nos rencontres suivantes, et elles durèrent jusqu'au moment où Trotzky, en octobre 1916, fut expulsé de France par un gouvernement d'union sacrée auquel était enchaîné Jules Guesde, toutes nos rencontres continuèrent et accentuèrent cette opinion. Aussi n'avais-je pas besoin de sorcellerie, après la révolution de février, pour écrire dans l'Ecole de la Fédération, le vaillant hebdomadaire par lequel la Fédération de l'Enseignement avait remplacé l'Ecole Emancipée suspendue, que le kerenskisme prolongerait pas toujours, qu'avant peu on entendrait parler d'un certain Trotzky en même temps que d'un certain Lénine, et qu'alors les choses changeraient légèrement. Nous étions devenus un peu moins. ignorants de la réalité internationale que ne l'étaient restés les gouvernements et leurs mouchards. C'est ainsi qu'un policier amateur, curieux maniaque qui exerçait son vice sous le pseudonyme de Jean Maxe, dénonça cette modeste prédiction comme une prophétie révélatrice et comme la preuve du complot our-di sur le monde par les révolutionnaires de tous les pays. En fait de prophétie et de complot, je n'avais eu qu'à me souvenir de ce que j'avais connu de la personnalité magistrale de Trotzky, d'une supériorité

évidente pour quiconque l'avait approché.

Evidente pour tous, éclatante, cette supériorité n'était pas agréable à tous. A nos premières réunions de la Vie Ouvrière assistait un personnage qui, sous le nom de Roudine, avait été l'un des bons collaborateurs de la revue ainsi que de la Bataille Syndicaliste, et qui vient de rendre au dieu du Comité des Forges et autres lieux, sous son nom véritable de Max Hoschiller, une âme qui n'avait pas embelli depuis vingt ans. Pourquoi fréquentait-il notre groupe de réprouvés ? Déjà mêlé à de sales combines, il ne semble cependant pas être venu là en espion; il n'était pas incapable d'attachements personnels et sans doute le Roudine, qui avait pu avoir du désintéressement et du courage, tentait-il encore de lutter et de se survivre avant de sacrifier à Hoschiller tout ce qu'il avait eu de généreux et de propre en son âme double. Quoi qu'il en soit, il continua les premiers temps, à venir quai Jemmapes, où je le revois, étrangement attiré, obsédé et repoussé par Trotzky, discutant avec obstination, avec âpreté, et se taisant soudain. Il savait beaucoup de choses et d'autre part, Russe d'origine, il pouvait discuter avec nos camarades dans leur langue et suivre toutes les nuances de leur pensée. Seulement, Trotzky savait encore beaucoup plus de choses que Roudine et il les savait mieux; et puis il n'y avait pas en lui un atome de trahison et sans doute flairait-il l'ombre suspecte qui s'étendait déjà sur son contradicteur. Ce dernier sentait-il autour de lui ce soupçon obscur ? Il était mal à l'aise et il souffrait. Il souffrait d'autant plus que

dans la discussion il était régulièrement battu, et battu par les faits et par la suite rigoureuse de la pensée,
non par des mots. Je ne veux rien exagérer et Roudine avait, pour tourner le dos à son passé, bien d'autres motifs que ceux qu'irritait en lui sa vanité blessée. Mais, qui sait ? Je me souviens de sa physionomie crispée et rageuse devant une supériorité qu'il
devait s'avouer et qui l'exaspérait. Il fut par la suite
un des plus perfides et des plus dangereux ennemis
de l'U. R. S. S. dans la grande période de celle-ci :
sans doute n'était-il pas mû seulement par l'intérêt,
sans doute aussi se vengeait-il sourdement et des fantômes de son passé et de ce géant qui lui avait fait
cruellement sentir sa médiocrité.

Il est vrai que Trotzky était un homme qui facilement blessait; sans le vouloir, j'en suis certain. Mais aussi sans le savoir et avec une sorte d'innocence, ce qui est dangereux dans la jungle humaine. Et cela explique sans doute pour une part la suite de son des-

tin.

Il blessait un peu par gaminerie : d'un autre, ce n'eût été qu'un jeu : de lui, à moins que la victime ne prît la chose aussi gaiement et innocemment que lui, et ainsi ne s'égalât à lui, ce pouvait être une offense - parce que devant lui on n'oubliait pas sa supériorité. Il pouvait aussi blesser par distraction : souvenant des blessures, celles-là res et d'une ironie féroce, dont le polémiste déchirait ceux qui lui semblaient nuire cause qu'il servait, la victime d'un propos gèrement lancé s'estimait abaissée et outragée. Ici encore, c'est peut-être parce qu'étant sans méchanceté et sans petitesse, ce grand imaginatif de la politique n'imagine pas exactement la petitesse des hommes, qui calculent si avarement leurs droits et les hommages qu'ils croient mériter, parce qu'il ne songe pas à calculer ce qu'ils attendent et ce qu'ils redoutent de lui, c'est peut-être par là, au fond, qu'il a soulevé contre lui de si aigres rancunes et qui ont

trouvé dans les événements de si crapuleuses occa-

sions de s'assouvir.

Tout cela, qui est à l'honneur du caractère de Trotzky, mais qui lui aura fait commettre d'injustes et inutiles erreurs, provient pour beaucoup, je crois, de ce que, si magistral découvreur, intuitif et savant, de l'univers des idées, il n'est pas toujours aussi attentif ni d'un aussi sûr instinct devant le monde des hommes : il évite ainsi leurs mesquineries, mais celles-ci se vengent; et lui-même ici s'égare parfois... Mais cette vue, ainsi exprimée, je m'apercois qu'elle est trop sommaire : c'est par rapport à sa maîtrise dans le domaine des idées que Trotzky est peut-être moins à son aise dans ses relations avec les hommes; mais, comparé avec les autres hommes et les hommes politiques en particulier, on pourrait souhaiter qu'ils aient tous autant d'humanité que lui, j'en citerai tout à l'heure un exemple entre beaucoup.

Mais voici une petite histoire, une histoire en deux chapitres qui peut illustrer ce que je viens de dire.

De nos quatre Russes, trois s'amenaient habituellement ensemble: Martov, Trotzky et Wolsky, lequel se nommait encore Lapinsky. Comme dans les Trois Mousquetaires, le quatrième venait généralement à part. Ce quatrième, nous le nommions Dridzo, et il est le Lozowsky de l'Internationale Syndicale. Il était alors un menchevik bon internationaliste mais socialement très modéré, collaborateur de la Vie Nouvelle, de Gorky. Ce n'était pas un homme de premier plan et il ne l'est pas devenu. Il nous a cependant donné, à quelques camarades de ce temps-là qui l'avions bien connu, une grande leçon sur ce que la puissance de la révolution peut faire d'un homme et sur les limites de ce que finalement elle peut faire. En 1922, il revint secrétement en France et nous eûmes avec lui un assez long entretien. Quand il nous eut quittés, l'un de nous exprima notre opinion commune : nous le trouvions grandi de cent coudées, tant sa pensée était devenue plus riche, plus profonde, plus ferme. C'est que la révolution russe était grande à ce moment et pouvait grandir à sa taille les hommes qui la servaient. Depuis... Depuis, Lozowsky est redevenu le Dridzo que nous avions connu, il a repris sa taille originelle de Dridzo. Mais je reviens à mon histoire.

C'était le temps où le métro et les transports en surface s'arrêtaient au soir tombant. En sortant de nos réunions du quai Jemmapes, nous devions donc rentrer à pattes, chacun de notre côté. Un soir, mettant le nez dehors au moment de nous séparer, nous nous apercevons qu'il pleut et mon Dridzo de grogner, comme n'importe qui de nous aurait pu le faire : « Diable ! et moi qui n'ai pas de parapluie ! » La remarque n'était ni très sensationnelle ni répréhensible et il v a apparence que ce n'était pas un blâme ni une demande de contrôle que Trotzky entendait formuler, mais une gaminerie humoristique et vénielle, quand il repartit, avec une solennité qui ne voulait être que bouffonne : « Camarade Dridzo, quand on a peur de sortir sous la pluie sans son parapluie, on ne fait pas la révolution ! »

N'empêche que je pus me convaincre que Trotzky aurait mieux fait de garder ses facéties pour lui. Par hasard, je regardais Dridzo à ce moment. Il ne répondit rien, mais je vis son visage, qui était d'ordinaire sans beaucoup d'expression, se durcir et prendre un aspect presque haineux, d'une façon assez frappante pour m'avoir fait garder le souvenir d'un incident qui n'avait évidemment pas une importance historique et dont je suis certain que Trotzky n'y

avait prêté aucune attention.

Mais, quelques mois plus tard, nous nous trouvions cinq ou six, dont Dridzo, dans le petit bureau de Merrheim. Trotzky était alors en Amérique. C'était le moment où Lénine avec quelques autres révolutionnaires russes venait de regagner la Russie à travers l'Allemagne, dans le fameux wagon plombé.

On se souvient que ce trajet avait été rendu nécessaire par l'opposition de l'Entente à rendre possible le retour des révolutionnaires russes par d'autres voies et que Lénine avait tenu à faire justifier le voyage par un protocole qui en fixait les modalités et qui fut signé par des camarades de divers pays. Notre ami Loriot était l'un des signataires et il avait provoqué la réunion chez Merrheim pour parler de l'événement et de la situation qui en résulterait.

A un moment, comme la conversation devenait plus générale, j'entendis Dridzo s'écrier tout à coup: « Et Trotzky de son côté, qui pense qu'on peut faire en Russie une révolution socialiste ! » Je sursautai, non seulement parce que j'étais un peu surpris d'entendre, en ce lieu et dans ces circonstances, une déclaration empreinte d'une orthodoxie menchevik aussi paresseusement opportuniste, mais parce que le ton grinçant dont elle avait été formulée était assez étrange. Je regardai Dridzo et je fus tellement saisi de retrouver soudain sur son visage la même expression rancunière que j'y avais observée le soir de l'innocente taquinerie de Trotzky, que je ne pus m'empêcher de penser : « Tiens ! le parapluie ! » Je m'amusai d'ailleurs du rapprochement en me gardant de le dramatiser : après tout, nous ne sommes que des hommes! Mais quand je vois le même Dridzo anathématiser aujourd'hui le même Trotzky au nom de l'orthodoxie bolchévik, il m'arrive de penser que la vie est une farce assez grimaçante.

Voici pourtant un souvenir d'une autre sorte, indirect celui-ci et plus récent de quelques années. C'est celui d'une nouvelle, d'une nouvelle signée Léon Trotzky, et que je publiai dans la page littéraire de l'Humanité en janvier 1922. Trotzky avait écrit La famille Declerc, à Sèvres, dans les premiers temps de son séjour en France, et ce très simple récit avait été retrouvé, en fouillant de vieux papiers, dans un journal russe où il avait été publié alors. C'était l'histoire d'une famille de petites gens, comme dit Cachin, d'une famille que Trotzky avait connue et ce n'était pas seulement une curiosité littéraire, mais un document sur l'époque et aussi sur « l'humanité » de Trotzky et sur la façon dont ce politique, dont je disais tout à l'heure qu'il était peut-être moins à l'aise dans ses relations avec les hommes que dans le monde des idées, était pourtant capable de sentir et d'exprimer la douleur des hommes et des femmes du prolétariat broyés dans la guerre impérialiste. Mieux que beaucoup de ses grandes œuvres, ces quelques pages aident à pénétrer dans le cœur de l'homme qui est aujourd'hui proscrit du monde entier.

Marcel MARTINET.

Ce sera l'opprobre éternel de la démocratie française qu'elle ait refusé à Léon Trotzky l'asile qu'il était venu lui demander. C'est la honte de l'Europe que la Turquie lui donne une leçon d'honneur et de dignité!

Romain ROLLAND, 25 avril 1934.

#### La famille Declerc

Jules Declerc est à la guerre depuis novembre dernier; il a quarante-cinq ans, et dans le civil il était contrôleur de tramway. S'il avait été simple soldat, il serait resté avec sa classe quelque part, à l'arrière, à un poste d'auxiliaire. Mais pour le malheur de sa femme et pour le sien propre, il est sergent et il a été envoyé sur le front. Aujourd'hui ses galons lui coûtent cher, dit sa femme. Les premières semaines, il les a passées presque tout le temps au milieu des combats; ensuite il a été dans les tranchées, et dans ces derniers mois sous Toul.

Madame Declerc est une belle femme, avec un frais visage au fin profil et des cheveux gris. Elle attend son mari en permission de quatre jours; elle l'attend silencieusement, opiniâtrement. Sa voisine, Madame Richard, porteuse de pain, attendait aussi le sien, mais Richard a été tué par un boulet perdu, loin derrière la ligne de feu, à la veille de son départ pour la maison.

Au troisième mois de la guerre, ses petites économies commencant à s'épuiser, Madame Declerc se mit à travailler comme femme de ménage, et son propre ménage à elle passa du coup au second plan. Les enfants vont à l'école et y reçoivent un repas. Pendant les trois dernières semaines, le fils aîné Marcel, douze ans, visage pâle, coiffé d'un vieux béret, demande chaque jour à sa mère en revenant de l'école : « Et papa est-il arrivé ? » et s'entend répondre une fois de plus que non... mais, pour sûr, bientôt, d'un jour à l'autre.

Madame Declerc a reçu de Paris une lettre de sa sœur aînée qui lui annonce la mort de son fils. Il avait vingt ans, îl s'était marié en avril, îl était parti à la guerre en août. « Ah! quel bon garçon c'était. Il ne ressemblait à aucun autre... » dit Madame Declerc en pleurant à chaudes larmes. « Ma sœur était souvent malade et l'enfant est resté un certain temps chez nous; nous l'aimions comme un fils ». Il avait été blessé par une balle de schrapnell, légèrement sans doute, à la tête, un de ses amis l'avait porté au poste de secours. A ce moment même, éclata un obus qui blessa l'ami et tua le blessé. « On ne peut pas l'oublier, Monsieur, il ne ressemblait à personne... »

Le lendemain du jour où arriva la nouvelle de la mort de Richard, Madame Declerc fut en retard d'un quart d'heure au travail et, en s'excusant, expliqua à sa patronne: « C'est que, Madame, nous n'avons pas dormi pendant cette nuit. » « Nous » c'étaient les autres, celles qui étaient déjà veuves et celles qui vivaient dans la crainte perpétuelle du veuvage. Elles se rassentblaient par grou-

pes chez chaque nouvelle veuve ou auprès de chaque mère privée de son enfant pour passer la nuit avec elle, se souvenir et pleurer; la plupart en deuif, avec de petits portraits du mari ou du'fils, en broche sur la poitrine. Elles se repaissaient ensemble de leur malheur, de sa fatalité, de son universalité, et le matin suivant elles retournaient au travail.

C'est dans cette atmosphère d'angoisse, de nuits blanches et de labeur que Madame Declerc attend silencieusement, opiniâtrement son mari. « Non, non, dif-elle, aux instants de désespoir, aucun homme ne reviendra de la guerre, aucun. »

A la fin d'octobre, le pâle Marcel, dans son long pardessus qui sera encore bon l'année prochaîne, revient à cinq heures du soir de l'école, par la grande rue, quand tout d'un coup, le petit marchand de légumes lui jette : « Cours, ton père est revenu, »

Les mots lui sonnent aux oreilles et il court, repoussant de ses jambes maigres les pans interminables de son manteau. « Marcel, ton père est arrivé » lui crie Madame Richard en traversant la rue. Marcel, tout pâle, fait rapidement un signe de la tête et, la main tachée d'encre, appuyé sur sa poitrine, il continue à courir. Le fruitier, l'homme le plus gros de Sèvres, est sur le pas de sa porte (son poids l'a sauvé du service militaire), il voit courir Marcel et lui crie d'un ton encourageant : « Dépêche-toi, ton père t'attend ». Marcel vent courir encore plus vite, mais impossible : son cœur hat, ses oreilles sonnent et ses jambes ne veulent plus bouger. Il pleure doucement, serre ses doigts tachés d'encre sur sa poitrine et chuchote : « Me voilà, papa, me voilà, cher, cher papa, me voilà... » Il pleure et il rassemble ses dernières forces pour monter en courant la côte.

Le sergent Declerc est en effet arrivé, enfin, en permission de quatre jours. Comme les autres, on l'a envoyé se loger pendant cent heures dans la vie de famille, dans la vie pacifique, à condition de revenir au jour fixé. En pleine nuit, les permissionnaires de toutes armes sont montés dans un train sombre, sans lumière, à quelques kilomètres de la ligne de feu; éreintés, ils se sont assis ou couchés sur les banquettes ou par terre et peu après ils se sont endormis à la cadence mesurée des wagons. Ensuite ils se sont groupés dans les gares régulatrices en petites sociétés de « pays ». Le lien du front est rompu pour le moment, celui du pays est rétabli; on cause patois. Plus ils s'éloignent du front, plus le calme les assourdit. Declerc, avec le groupe le plus nombreux, descend à Paris.

Au moment de son arrivée, la femme était au travail, Marcel à l'école et seulement les deux petits, sous la surveillance de la sœur ainée, étaient à la maison. Le sergent embrassa les enfants, jeta un coup d'œil autour de lui et ressentit en lui-même certaine joie inquiète mélangée d'étonnement. Madame Declerc revint chez elle, ne sachant rien, fatiguée de croire et d'espèrer, et cinq minutes après la joyeuse rencontre, une angoisse lancinante s'était emparée d'elle : dans quatre jours, il faudra qu'il regagne le front.

Le sergent est très calme, ne se plaint de rien et sa femme s'étonne et s'effraie. Elle a l'impression de ne pas trouver le chemin de son œur et le caractère éphémère de l'entrevue lui en devient plus dou-loureux; on se croirait au carrefour de deux viès divergentes. Il est très économe, Declere, et non seulement il n'a pas une seule fois demandé d'argent, mais encore il a économisé sur sa solde de sergent; il apporte à la maison une petite somme avec des cadeaux pour les enfants.

Tranquillement, comme assourdi encore par le calme qui l'entoure, il raconte les tranchées allemandes, qui étaient si près qu'on pouvait converser le soir d'une ligne à l'autre presque sans élever la voix. Mais c'était défendu... On ne voit pas la fin de la guerre, c'est à dire qu'on ne voit dans les événements aucun ind ce de cette fin.

D'une voix rabaissée et lointaine — sa femme ne lui connaissait pas encore une voix pareille — le sergent raconte les grenades à main et les mines; les gaz asphyx'ants et les liquides enflammés, les fils barbelés... et Madame Declerc l'écoute les yeux fixes, croyant à peine avoir devant elle son vieux Jules, qu'il ait pu vivre et agir ainsi ; de temps en temps, elle le prend par la manche en disant : « Non, je ne te verrai plus jamais, tu ne reviendras plus me voir. » Le sergent ne confirme ni n'infirme; il lisse doucement ses cheveux tot blanchis et regarde de côté.

Une fois dans l'obscurité, Marcel entendit une conversation de ce genre; il grimpa sur les genoux du père, comme un pauvre petit chien faible, prit dans ses deux mains une des grosses mains et se mit à embrasser cette chère et rude main, avec une si indéfinissable expression de désespoir muet que quelque chose de chaud mouilla les doigts du sergent.

Le lendemain de son arrivée, le sergent, bien lavé et rasé de frais, rendit visite à ses parents et amis. Les femmes l'assiègent de questions troublantes sur la guerre et sur la fin, le regardant comme s'il pouvait donner tout de suite une réponse décisive. Chaque fois, Declere se troublait, se rappelant les instructions du capitaine au moment du départ en « perm » : Ne rien dire, et il répondait de façon évasive : « Nous espérons », en évitant le coup d'œil de ses interloculeurs. Les femmes hochaient la têle et se talsaient.

Les quatre jours passèrent vite. Les voici déjà assis dans le wagon côte à côte, le sergent Declerc et sa femme Elle l'accompagne jusqu'à Paris, lui tient le bras et le fixe doucement dans les yeux. Une tendresse aiguë anime son regard et ses doigts. Lui est renfermé, comme distrait. Il lui répond brièvement, d'un ton presque indifférent et regarde surtout par la fenêtre. Parfois seulement, quand leurs regards se croisent, un sourire reconnaissant glisse sur son visage et diparaît. Il ne veut pas céder à l'émotion; par la pensée, il est déjà là-bas.

A Paris, il faut aller à la gare du Nord. C'est là qu'on timbre le titre de permission, et voilà de nouveau Declerc embrigadé, détail infime, dans la grande machine de guerre : Sèvres, la femme et Marcel sont couverts pour lui d'un rideau de fumée. D'un air distrait il dit adieu à sa femme sous les yeux des autres permissionnaires et assis avec eux dans son compartiment le voilà définitivement replongé corps et âme dans l'atmosphère de la zone des armées.

Madame Declerc a remis dans l'armoire sa robe des dimanches, sa bague et sa chaîne qu'elle avait mises pour son mari, et elle recommence à monter les cent-quarante marches du coteau pour aller au travail. Et déjà quelques jours plus tard, avec craînte et espérance, elle guettait des yeux le facteur. Les sombres nouvelles se succèdent. L'épicier de la riche boutique du coin est mort, son commis est blessé, le frère cadet du patron du magasin de jouets a eu la jambe enlevée. De plus en plus souvent les femmes en deuil se rassemblent la nuit, et elles en comptent déjà soixante-dix qui ne reviendront plus à Sèvres.

Marcel porte soigneusement le nouveau béret qu'on lui a fait avec l'ancien képi du sergent. Après le départ de son père ses paupières sont longtemps restées rouges, les taches sombres qu'il a sous les yeux sont plus profondes que jamais.

Sèvres, novembre 1915.

L. TROTZKY.

## Lettre à Jules GUESDE

A Monsieur le Ministre, Jules Guesde, Ministre d'Etat.

Monsieur le Ministre,

Avant de quitter le sol français, assisté du commissaire de police, personnifiant les libertés à la garde desquelles vous veillez au sein du Ministère national, je crois de mon devoir de vous exprimer quelques pensées qui ne vous serviront probablement à rien à vous, mais pourront du

moins servir contre vous.

En m'expulsant de France, votre collègue M. Malvy n'a pas eu le courage de me dire les motifs de cette mesure. De même, un autre de vos collègues, le Ministre de la Guerre, n'a pas trouvé bon d'indiquer les causes de l'interdiction du journal russe Notre Parole, dont j'étais un des rédacteurs et qui, pendant deux ans, a supporté toutes les tortures de la censure, fonctionnant sous le couvert de ce même Ministre de la Guerre.

Cependant, je ne vous dissimulerai pas que les motifs de mon expulsion n'ont pour moi rien de mystérieux : il s'agit de mesures répressives envers un socialiste internationaliste, un de ceux qui ne veulent pas assumer le rôle d'avocat ou d'esclave volontaire de la guerre impérialis-

te.

Mais si les motifs de la mesure qui me frappe ne m'ont pas été donnés, à moi, l'intéressé, ils ont, par contre, été exposés par M. Briand aux députés et journalistes.

A Marseille, un groupe de soldats russes mutinés, tuèrent en août leur colonel. La perquisition aurait révélé que quelques-uns de ces soldats possédaient des numéros de

Notre Parole.

Telle est du moins la version de M. Briand dans sa conversation avec le député Longuet et le président de la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre, M. Leygues, qui la transmit aux journalistes de la presse bourgeoise russe.

Certes, M. Briand n'a pas osé affirmer que Notre Parole,

soumise à sa propre censure, fut la cause immédiate du meurtre de l'officier. Sa pensée peut être exprimée ainsi : Vu la présence en France de soldats russes, il est nécessaire de balayer le sol de la République de Notre Parole et de ses rédacteurs, car un journal socialiste qui ne sème point d'illusion ni de mensonges pourrait — selon la parole inoubliable de M. Renaudel — donner le « cafard » aux soldats russes et les pousser dans la voie dangereuse de la réflexion.

Cependant, malheureusement pour M. Briand, son explication repose sur un scandaleux anachronisme. Gustave Hervé, alors encore membre de la Commission administrative permanente de votre parti, écrivait l'année passée que si Malvy jetait hors de France les réfugiés russes, coupables d'internationalisme révolutionnaire, lui, Hervé, garantissait que l'opinion publique de ses concierges accepterait cette mesure sans aucune objection. Evidemment, on ne peut pas douter que l'inspiration de cette prophétie ne fut puisée par Hervé dans un des cabinets du Ministère. A la fin de juillet, le même Hervé chuchotait officieusement que je serai expulsé de France.

Vers la même époque — c'est-à-dire toujours antérieurement au meurtre du colonel à Marseille — le professeur Durkheim, président de la commission nommée par le gouvernement pour s'occuper des réfugiés russes, informait le représentant de ces derniers de la prochaîne interdiction de Notre Parole et de l'expulsion des rédacteurs de ce journal (Voir Notre Parole du 30 juillet 1916).

Ainsi tout fut préparé d'avance, même l'opinion publique des concierges de M. Hervé. On n'attendait plus qu'un prétexte pour frapper le coup décisif. Ce prétexte fut trouvé : les malheureux soldats russes, au moment opportun — dans l'intérêt de quelqu'un — tuèrent leur colonel.

Cette opportunité providentielle donne lieu à une supposition qui, je crains, pourra froisser votre pudeur ministérielle encore fraîche. Les journalistes russes qui ne sont occupés particulièrement de l'incident de Marseille ont établi que dans cette affaire, comme presque toujours dans des cas semblables, un rôle actif a été joué par un agent provocateur. Il est facile de comprendre quel était son but, ou plutôt le but, poursuivi par les canailles bien rétribuées qui le dirigeaient. Un excès quelconque de la part des soldats leur était nécessaire, d'abord pour justi-

fier ce régime de knout, quelque peu choquant pour les autorités françaises, ensuite pour créer un prétexte à des mesures contre les réfugiés russes qui profitent de l'hospitalité française pour démoraliser, pendant la guerre, les soldats russes.

On peut facilement admettre que les initiateurs de ce projet ne croyaient ni ne voulaient mener l'affaire aussi loin. Ils avaient probablement espéré atteindre des résultats plus amples avec des sacrifices moindres. Mais dans ces sortes d'entreprises, il entre toujours un élément de risque professionnel. Cependant, cette fois, les victimes furent non le provocateur-lui-même, mais le colonel Krausé et ses meurtriers. Même les journalistes patriotes russes, hostiles à Notre Parole, ont émis la supposition que les exemplaires de notre journal ont pu être donnés aux soldats au moment voulu par ce même agent provocateur.

Essayez, Monsieur le Ministre, de faire, par l'intermédiaire de M. Malvy, une enquête dans ce sens ! Vous n'en espérez aucun résultat ? Moi non plus. Car, disons-le franchement, les agents provocateurs sont pour le moins aussi précieux à la prétendue « défense nationale » que les ministres socialistes. Et vous, Jules Guesde, après que vous avez pris la responsabilité de la politique extérieure de la Troisième République, de l'Alliance franco-russe avec ses conséquences, des prétentions morales du tsarisme, de tous les buts et méthodes de cette guerre, vous n'avez plus qu'à accepter, avec les détachements symboliques de soldats russes, les hauts faits nullement symboliques de S. M. le Tsar.

Au début de la guerre, lorsque les promesses généreuses étaient distribuées à pleines mains, votre plus proche compagnons, Sembat, avait fait entrevoir aux journalistes russes l'influence la plus bienfaisante des démocraties alliées sur le régime intérieur de la Russie. C'était d'ailleurs l'argument suprême par lequel les socialistes gouvernementaux de France et de Belgique essayaient, avec persévérance mais sans succès, de réconcilier les révolutionnaires russes avec le Tsar.

Vingt-six mois d'une collaboration militaire constante, de la communion des généralissimes, des diplomates, des parlementaires, des visites de Viviani et de Thomas à Tsarskoe-Selo, en un mot vingt-six mois d' « influence » ininterrompue des démocraties occidentales sur le tsarisme, ont fortifié dans notre pays la réaction la plus arrogante, adoucie seulement par le chaos administratif, et ont en même temps extrêmement rapproché le régime intérieur de l'Angleterre et de la France de celui de la Russie. Les promesses généreuses de M. Sembat valent comme on voit moins cher que son charbon. Le sort malheureux du droit d'asile n'apparaît ainsi que comme un symptôme éclatant de la domination soldatesque et policière aussi bien en-deçà qu'au-delà de la Manche.

Le pendeur de Dublin, Lloyd George, impérialiste acharné, aux manières de clergyman ivre, et M. Aristide Briand, dont je vous laisse, Jules Guesde, le soin de chercher la caractéristique dans vos articles d'antan, — ces deux figures expriment le mieux l'esprit de la guerre actuelle, son droit, sa morale avec ses appétits aussi bien de classe que personnels. Et quel digne partenaire pour MM. Lloyd George et Briand que M. Sturmer, cet Allemand vrai Russe, qui a fait sa carrière en s'accrochant aux soutanes des métropolites et aux jupes des bigotes de la cour. Quel trio incomparable! Décidément l'histoire ne pouvait pas trouver pour Guesde-ministre de

meilleurs collègues et chefs.

Est-il possible pour un socialiste honnête de ne pas lutter contre vous ! Vous avez transformé le parti socialiste en un chœur docile accompagnant les coryphées du brigandage capitaliste, à l'époque où la société bourgeoise — dont vous, Jules Guesde, vous étiez un ennemi mortel — a dévoilé jusqu'au fond sa véritable nature. Des événements, préparés par toute une période de pillage mondial, dont nous avons maintes fois prédit les conséquences, de tout le sang versé, de toutes les souffrances, de tous les malheurs, de tous les crimes, de toute la rapacité et la félonie des gouvernants, vous, Jules Guesde, vous ne tirez pour le prolétariat français que ce seul et unique enseignement : à savoir que Guillaume II et François Joseph sont deux criminels qui, contrairement à Nicolas II et à M. Poinçaré, ne respectent pas les règles du droit international !

Toute une nouvelle génération de la jeunesse ouvrière française, de nouveaux millions de travailleurs éveillés moralement pour la première fois par les foudres de la guerre, n'apprennent sur les causes de cette catastrophe du vieux monde que ce que veut bien leur en dire le livre jaune de MM. Delcassé, Poincaré, Briand. Devant ce nouvel Evangile des peuples, vous, vieux chef du prolé-

tariat, vous ĉes tombé à genoux et vous avez renie tout ce que vous avez appris et enseigné à l'école de la lutte de classes.

Le socialisme français, avec son passé inépuisable, sa magnifique phalange de penseurs, de lutteurs et de martyrs, trouve enfin — quelle chute et quelle honie! — un Renaudel pour traduire au jour le jour, à l'époque la plus tragique de l'histoiré, les hautes pensées du livre jaune en une langue de la presse de même couleur.

Le socialisme de Babeuf, de Saint-Simon, de Fourier, de Blanqui, de la Commune, de Jaurès et de Jules Guesde, — oui, de Jules Guesde aussi! — trouva enfin son Albert Thomas pour délibérer avec Romanoff sur les plus sûrs moyens de s'emparer de Constantinople; son Marcel Sembat pour promener son je m'en fichisme de dilettante au-dessus des cadavres et des ruines de la civilisation française; et son Jules Guesde pour suivre, lui, aus-

si, le char du triomphateur Briand.

Et vous avez cru, vous avez espéré que le prolétariat français qui, dans cette guerre sans idée et sans issue, est saigné à blanc par le crime des classes dirigeantes, supportera silencieusement jusqu'au bout ce pacte honteux passé entre le socialisme officiel et ses pires ennemis. Vous vous êtes trompé. Une opposition surgit. En dépit de l'état de siège et des fureurs du nationalisme qui sous des formes diverses : royaliste, radical ou socialiste, conserve sa substance capitaliste toujours la même, l'opposition révolutionnaire avance pas à pas et gagne chaque jour du terrain.

« Notre Parole », journal que vous avez étranglé, vivait et respirait dans l'atmosphère du socialisme français qui se réveillait. Arraché du sol russe par la volonté de la contre-révolution, triomphante grâce au concours de la Bourse française — que vous, Jules Guesde, servez actuellement, — le groupe de « Notre Parole » était heureux de refléter, même aussi incomplètement que nous le permettait votre censure, la voix de la section française de la nouvelle Internationale, surgissant au milieu des

horreurs de la guerre fratricide.

En notre qualité d' « étrangers indésirables » qui avons lié notre destin à celui de l'opposition française, nous sommes fiers d'avoir essuyé les premiers coups du Gouvernement français, de votre gouvernement, Jules Guesde.

Avec l'opposition française, avec Monatte, Merrheim,



Saumoneau, Rosmer, Bourderon, Loriot, Guilbeaux et tant d'autres, nous avons partagé l'honneur d'être accusés de germanophilie. L'hebdomadaire de votre ami Plekhanov, votre co-partageant dans votre gloire aussi bien que dans votre chute, qui paraît à Paris, nous dénonçait chaque semaine à la police de M. Malvy comme agents de l'Etat-major allemand. Autrefois vous avez connu le prix de pareilles accusations, car vous avez eu vous-même le grand honneur de leur servir de cible. Maintenant, vous accordez votre approbation à M. Malvy, résumant pour le gouvernement de la défense nationale les rapports de ses mouchards. Or, mon casier politique contient une condamnation à l'emprisonnement toute récente, prononcée contre moi par contumace, pendant la guerre, par un tribunal allemand pour une brochure sur « La guerre et l'internationalisme ».

Mais même au dehors de ce fait brutal, de nature à s'imposer au cerveau policier de M. Malvy, je crois avoir le droit d'affirmer que nous autres, internationalistes révolutionnaires, sommes des ennemis beaucoup plus dangereux pour la réaction allemande que tous les gouverne-

ments de l'Entente.

En effet, leur hostilité contre l'Allemagne n'est qu'une simple rivalité de concurrents tandis que notre haine révolutionnaire contre sa classe dirigeante est irréductible.

La concurrence impérialiste peut aussi rapprocher les frères ennemis; si les projets d'écrasement complet de l'Allemagne se réalisaient, l'Angleterre et la France chercheraient dans une dizaine d'années à se rapprocher de l'empire des Hohenzollern pour se défendre contre la puissance excessive de la Russie. Un futur Poincaré échangerait des télégrammes de félicitations avec Guillaume ou son héritier : Lloyd George maudirait, en son langage de clergyman et de boxeur, la Russie, ce rempart de barbarie et de militarisme ; Albert Thomas, en sa qualité d'ambassadeur de la France près du Kaiser, recevrait du muguet de la main des dames de la cour de Potsdam, comme cela lui est arrivé il y a quelque temps avec de grandes duchesses à Tsarskoe-Selo. On sortirait de nouveau les banalités de tous les discours et de tous les articles d'aujourd'hui et M. Renaudel n'aurait qu'à changer dans ses articles, les noms propres, ce qui est tout à fait à sa portée.

Quant à nous, nous resterions les mêmes enneusis jurés

de l'Allemagne dirigeante que nous sommes maintenant, car nous haïssons la réaction allemande de la même haine révolutionnaire que nous avons vouée au tsarisme ou à la ploutocratie française et si vous osez, vous et vos commis aux journaux, applaudir Liebknecht, Luxembourg, Mehring, Zetkin, comme ennemis intrépides des Hohenzollern, vous ne pouvez pas ignorer qu'ils sont nos coreligionnaires, nos frères d'armes; nous sommes alliés à eux contre vous et vos maîtres par l'unite indissoluble de la lutte révolutionnaire.

Vous vous consolez peut-être en pensant que nous sommes peu nombreux ? Cependant, nous sommes bien plus nombreux que ne le croient les policiers de tous rangs. Ils ne s'aperçoivent pas, dans leur myopie professionnelle, de cet esprit de révolte qui se lève de tous les foyers de souffrance, se répand à travers la France et toute l'Europe, dans les faubourgs ouvriers et les campagnes, les ateliers et les tranchées.

Vous avez enfermé Louise Saumoneau dans une de vos prisons, mais avez-vous diminué pour cela le désespoir des femmes de ce pays ? Vous pouvez arrêter des centaines de Zimmerwaldiens après avoir chargé votre presse de les couvrir une fois de plus de calomnies policières, mais pouvez-vous rendre aux femmes leurs maris, aux mères leurs fils, aux enfants leurs pères, aux infirmes leur force et leur santé, au peuple trompé et saigné à blanc la confiance en ceux qui l'ont trompé ?

Descendez, Jules Guesde, de votre automobile militaire, sortez de la cage où l'Etat capitaliste vous a enfermé, et regardez un peu autour de vous. Peut-être le destin aura une dernière fois pitié de votre triste vieillesse et pour-rez-vous percevoir le bruit sourd des événements qui s'approchent. Nous les attendons, nous les appelons, nous les préparons. Le sort de la France serait trop affreux si le calvaire de ses masses ouvrières ne conduisait pas à une grande revanche, notre revanche, où il n'y aura pas place pour vous, Jules Guesde, ni pour les vôtres.

Expulsé par vous, je quitte la France avec une foi profonde dans notre triomphe. Par dessus votre tête, j'envoie un salut fraternel au prolétariat français qui s'éveille aux grandes destinées. Sans vous et contre vous, vive

la France socialiste!

11 octobre 1916.

1000

Léon TROTZKY. .

#### LÉON TROTSKY

OU LA

#### RÉVOLUTION BANNIE

Mon dessein est modeste. Il ne s'agit point ici de peindre un tableau d'histoire. Je sens que mon ap-port aux annales contemporaines peut acquérir une certaine valeur, plus tard, quand les chercheurs de vérité seront venus.

Innombrables les hommes qui ont connu Trotsky de tout près, qui l'ont vu agir, qui l'ont secondé ou combattu, chacun tirant quelque profit de sa personne, de son caractère public ou de son œuvre historique. Puissent quelques-uns de ces nombreux témoins parler un jour de lui avec sérénité!

Entre tous, j'occupe le dernier rang, pourtant enviable. J'ai gardé jalousement la liberté de mes gestes, j'ai sacrifié beaucoup à cette liberté, je n'ai courtisé personne et je ne courtiserais pas Trotsky. A

quoi cela lui servirait-il, d'ailleurs ?...

Il existe un groupe politique dit « trotskyste ». Je comprends l'utilité de cette opposition dans le mouvement révolutionnaire, en une période de reflux. Il faut que cela existe. Mais, sondant à maintes reprises mon esprit et mon cœur, je n'ai point reconnu là, en moi, la faculté de me rendre vraiment utile aussi.

Reste ce point essentiel que, dans la formation plus ou moins incomplète (et dénuée d'importance en ce qui me concerne) de ma pensée politique, deux maîtres se sont imposés : Lénine et Trotsky. Si j'ai traduit bien des ouvrages de l'un et de l'autre, c'est,

on le conçoit, en les méditant.

Voilà comment je puis un peu parler du théoricien honni et banni de la « révolution permanente ».

\*\*

J'ai dit, dans un numéro spécial des Humbles, comment, en 1920, je fus amené à servir, d'une plume ignorée, les intérêts littéraires de Trotsky. Il vivait alors dans tout l'éclat de la victoire prolétarienne, récemment remportée sur les forces conjurées de la réaction (armées Blanches et Gouvernements l'Ouest). Lénine le couvrait de son autorité, le protégeait contre les intrigues inévitables dans toute organisation humaine, et le désigna, à l'heure où l'on croit devoir établir un bilan, comme son légataire. En 1924, le Parti communiste français, toujours en retard sur Moscou (et cela se comprend, car il v a des distances...) fit éditer des livres de Trotsky dont les bonshommes des éditions orthodoxes n'oseraient demander la réimpression qu'au risque de perdre leur place.

\*\*

En 1920, je vis et entendis Trotsky pour la première fois. J'étais « auditoire », pas davantage. Investi cependant d'une fonction. Dans l'ombre d'une baignoire, au Grand Opéra de Moscou, je considérais à courte distance cet homme qui incarnait alors la Révolution en bataille, en un moment tragique. Il venait ouvrir solennellement un congrès des syndicats. La salle était comble : ouvriers, soldats, militants. Trotsky s'avança sur les planches d'une allure calme. Portant une sorte d'uniforme kaki, la glotte jugulée par un col sévère, il n'offrait à l'appétit sentimental des foules qu'un gros ruban rouge, sur sa poitrine, du côte du cœur. Très droit. Le geste court en face d'une ovation chaleureusement interminable. (Les Russes sont maîtres en applaudissements. Mais combien de ceux qui battaient alors des mains à se fouler les poignets auraient osé, cinq ans plus tard, crier « Vive Trotsky » ?) A mon avis, Trotsky est l'orateur irrésistible, beaucoup plus que l'écrivain. Il est toujours grand quand il prend la parole, parce qu'il apporte quelque chose de grand, qui trouble et soulève les consciences, qui entraîne les cœurs. Etonnant meneur. Et ses écrits doivent être lus comme des discours. La portée n'en est pas moindre. Il y a chez lui des fautes de goût auxquelles il tient; Robespierre eut aussi le défaut d'aimer les figures de rhétorique. Ajoutons que les « figures » de Trotsky sont bien plus imprévues que celles de Robespierre, le classique. Mais abandonnons en toute hâte cette dissertation d'écolier.

Le temps venu, je me familiarisai avec le néo-marxisme d'expression russe. De nombreux travaux m'y conduisirent. Un bon nombre des principaux ouvrages de Lénine, et des plus ardus, m'avaient passé par les mains (j'ai été le premier à révéler en France, dans Clarté, en 1925, la teneur de la fameuse dispute engagée par Lénine au sujet de l'empiriocritisme, contre Avenarius, Mach, Bogdanov, à la suite desquels venaient Lounatcharsky... et Gorki...) vins à Trotsky. A l'exception de ceux de ses écrits que l'on peut appeler quotidiens, j'ai traduit à peu près l'ensemble de son œuvre historique. Mes commentaires n'ont pas toujours été de son goût. Mais il sait que rien n'importe sauf les différents modes de l'action visant à un même but, celui de l'émancipation des travailleurs démocratiquement organisés entre eux. Je n'ose dire que je traduis exactement la pensée de Trotsky, mais je crois être tout proche de son sentiment.



Dans son 1905, (Librairie de l'Humanité), dans son Lénine (Librairie du Travail), dans Ma Vie, essai d'autobiographie (trois volumes dont les éditions Rieder viennent de procurer par les soins de l'auteur un abrégé plus accessible aux petites bourses), enfin dans l'Histoire de la Révolution russe (quatre volumes, dont le dernier paraît incessamment chez Rieder), — indépendamment des questions de doctrine et de l'importance capitale de ces témoignages, la physionomie spirituelle et morale de Trotsky se dé-

tache avec un relief inimitable.

De nombreux « critiques » se font un malin plaisir d'alléguer la partialité et le manque d'objectivité de l'historien : comme si Trotsky n'avait pas pris soin lui-même de définir les limites humainement possibles de cette fameuse « objectivité » dont tout le monde parle et qui n'existe jamais à l'état pur ! Oui, les livres d'histoire de Trotsky sont encore des livres de combat, et le seront nécessairement toujours, car il plaide une cause qui lui est chère et sacrée. Mais ignore-t-on que les historiens de tous les temps et de tous les pays usent des faits les plus authentiques, les mieux vérifiés, à l'appui de thèses qui leur sont personnelles... et qui valent en somme ce qu'ils valent eux-mêmes ? Quel est le normalien qui aurait encore la naïveté de croire à la tenue strictement « objective » d'un Taine devant la Révolution, ou bien, si vous voulez, d'un Lissagaray devant la Commune? Et MM. les critiques nous la baillent bien bonne, car s'il est un métier dont la sincérité soit toujours suspecte, c'est bien celui des appréciateurs patentés. Il n'est que de voir comment, en Russie par exemple, des hommes comme Staline, Lounatcharsky, Zinoviev, Iaroslavsky, etc., en sont arrivés en quelques années à dire et écrire très exactement le contraire de ce qu'ils avaient dit et écrit au sujet de Trotsky. (Inutile d'ajouter que les dirigeants et stipendiés du P. C. F. ont réglé leur montre sur l'horloge du Kremlin.)

Il semble que la sincérité que l'on peut et doit réclamer d'un historien soit une persévérance, parfois ruineuse pour ses intérêts généraux, dans la recherche du vrai, dans la défense rationnelle et généreuse de sa conception du monde, sans oublier qu'il doit être toujours moralement prêt à corriger ses erreurs

involontaires.

Eh bien, à la lecture des livres de Trotsky, on est obligé d'avouer qu'à défaut de « l'objectivité » qu'il ne pouvait promettre, on a l'impression profonde de la sincérité, conditionnée naturellement tant par son tempérament personnel que par la revision nécessaire de ses anciens jugements en présence de faits nouveaux. L'Histoire de la Révolution russe est sillonnée d'éclairs de haine à l'égard d'adversaires encore puissants, et cependant, si l'on veut bien y faire attention, on constatera que l'orage épargne même les arbres morts, quand il le faut pour laisser sa couleur au passé.

C'est là un trait de caractère.

\* \*

Il serait vain de s'essayer ici à un compte rendu analytique des vastes ouvrages dont nous venons de citer les titres. Ce qui serait passionnant, ce serait de

pouvoir en dégager les plus nettes images.

Dans son enfance de fils de famille, car ses parents sont cossus, Léon Trotsky est un être sentimental, il aime la nature et les gens de la terre. Il sera rétif à l'école, quoique son ambition le pousse à se distinguer en classe, et ce n'est pas sans vanité qu'il porte l'uniforme de collégien. Ce qui ne l'empêche pas de donner à la camaraderie de petits révoltés ce qu'elle exige et d'engager son avenir.

Sitôt en mesure de vivre avec quelque indépendance, en étudiant pauvre, il se jette dans l'aventure révolutionnaire, parmi les ouvriers, à un époque où le jeu était des plus dangereux. Le résultat est rapide. Prison. Il étudie en prison. Déportation. Il s'évade. Vienne et Londres. L'accablante et merveilleuse rencontre de Lénine. La découverte d'un monde de volonté méprisante et impérieuse dans un monde trop bien assis sur ses vieilles assises : « l'Europe ». Sous son feutre de grand jeune homme échappé du bagne, au profil pointu, Trotsky n'a pas l'air imposant. Mais déjà il se possède, il n'a plus qu'à ajuster sa pensée, et il est déjà bon orateur. En 1905, au premier Soviet de Pétersbourg, et en 1906, devant les juges du tsar, il sait dire, lui, principal inculpé, avec habileté, avec une choquante fermeté, ce que le peuple attendait et attendra de la révolution. Sibérie. Evasion d'une rapidité foudroyante, des conditions invraisemblables. La France le recoit encore, et l'Autriche lui est un moment ouverte. « Secondes patries ». Le cœur s'affermit, la pensée s'éclaire et s'épanouit dans l'exil. La guerre enfin, après des années « grises » comme disent les Russes. Trotsky combat la guerre des bourgeoisies, il publie à Paris un journal russe contre la guerre et est lié avec des hommes de conscience pure. Expulsé. On le jette en Espagne, l'Espagne l'expédie poliment aux Etats-Unis... Nouveaux départs : la révolution russe de 1917 (mars) : un bateau norvégien emmène Trotsky et... le débarque au Canada... Camp de concentration. Tous les agréments de la profession bien notée de révolutionnaire. Enfin le retour, les batailles épiques avec le gouvernement de Milioukov et de Kérensky, la prison, et, puis... Octobre. Et le film n'est pas entièrement déroulé, on le sait, il commence à peine. Mais la suite est déjà trop universellement connue et aucune grande ou petite canaille n'aura assez d'eau dans son éponge pour effacer au tableau... Les peuples de Russie qui recommencent leur vie sont nés des travaux de Lénine et de Trotsky.

Quelle idée se faire du théoricien de « la révolution permanente » ? Une fierté compréhensible, mais cet orgueil dépouillé de vanité, le simple sentiment du nécessaire accompli et l'espoir en ceux qui continueront. Une extraordinaire lucidité, une douceamère causticité, et toujours, à tout moment, dans les grandes et petites choses, cet esprit autoritaire, apparemment intraitable, qui lui a valu une si belle récolte d'ennemis parmi les médiocres. Il aime à schématiser le sens de son action en formules plutôt rigides, — il est, lui-même le dit, assez « pédant », - son grand défaut d'homme politique est un manque de souplesse, et c'est la conséquence même de sa fermeté sur les principes et déductions qu'il a élaborés. Là est sa faiblesse, là sa force. De là ses très anciens différends avec Lénine, dont on a essayé malhonnêtement de tirer parti, après la mort d'Illiitch, en déformant les faits et en séquestrant le testament du chef défunt. Mais avec quelle vigueur Trotsky sut mener la lutte sur des fronts où il avait tant à apprendre : diplomatie, guerre civile, reconstitution des transports, régénération de l'économie que! On pourrait dire de lui : modéré, circonspect dans les décisions, implacable dans les sanctions.

Et c'est un autre trait de caractère. Quand on l'approche, on sait tout de suite qu'il lui répugne de faire un avantage de ses états de service, justement parce qu'il en est fier, et c'est encore là sa faiblesse, sa vertu. Il lui répugne aussi de dire un mot sur l'usage qu'il a été forcé de faire du pouvoir en des cir-

constances critiques.

Et puis, vraiment, à le connaître mieux, sous son toit, ou, pour mieux dire, en exil, — sous le seul toit du monde, — on devine soudain, à travers l'austérité des propos, le grand secret de sa ferveur intime, une tendresse un peu hautaine pour l'espèce humaine : voyez son sourire... Alors, on acquiert la certitude que ce doctrinaire des temps nouveaux, ce dur, ne voulait pas profiter d'une « situation de tout repos » dans la Révolution victorieuse.

Dans l'exil comme dans cet Etat des Soviets qu'il a créé avec l'appui des masses, dès 1905, et qui ne sortit de sa forme embryonnaire que sous la direction de Lénine et de Trotsky en 1917, Lev, le Lion, est le même bondissant serviteur du prolétariat. Les journaux de Staline, lors du départ de Trotsky, exilé à Prinkipo, pour un autre pays, imprimèrent lâchement, mais non sans justesse : « Le Lion s'est sauvé ! »

Et le gouvernement de Staline n'a pas hésité à s'entendre avec les gouvernements capitalistes pour faire rentrer le Lion dans sa cage.

...

Dans son livre sur La Jeunesse de Trotsky, Max Eastman note l'absence d'inclinations sportives chez son héros. Ce n'est pas exact. Le « Lion » aime l'effort physique, et il y est adroit, bien qu'il ne soit plus d'une santé florissante. Pêcheur, chasseur, il a grand air dans la recherche de son délassement, il tient à capter le trophée, vif ou mort. Il faut l'avoir vu soupesant un lapin ou levant une ligne de fond d'une main souple, délicate, mais prenante. Je le revois descendant à la mer, par un jardin sauvage : bonnet à grosses oreillettes tombant jusqu'au cou, pull-over, forte veste de cuir, gants de peau, étincelantes bottes imperméables, il dévale vers son bateau, et l'on peut deviner son bonheur secret, mais les signes en sont presque imperceptibles. Il va posséder l'élément. Dans un instant, campé à l'avant de sa barque, sans trouble sur le flot, les yeux clairs, un peu dilatés, portant loin, il est simple, cet homme étrange qui va promener ses méditations en compagnie d'un jeune et fruste pêcheur grec.

Le banni professionnel habitait, en reclus, dans une île de la mer de Marmara, un vieux pavillon sans confort, sous la garde d'un gendarme turc... d'origine caucasienne et parlant russe... Deux étages sommairement meublés. L'eau potable venait en jarres, à dos d'âne et elle était expédiée en canot d'une île voisine. Approvisionnement irrégulier, aléatoire. Moustiques, malaria. J'ai joué avec un enfant, le petit-fils de Trotsky, à pousser des bateaux de papier sur le bassin que formait, après les pluies et les neiges, une entrée de marbre en contrebas... Domesticité : une brave Levantine, à demi grecque, à demi italienne, catholique, fidèle à sa religion et toujours libre de courir à la messe quand ça lui chantait. Elle était aidée à la cuisine par la femme de Trotsky. Tel est le luxe de celui que les journaux de la réaction et ceux d'un faux parti révolutionnaire représentent comme un nabab.

Un jour, nous partîmes en mer, il y a deux ans, par un clair soleil de mars. Nous allions pêcher dans les parages de Tousla, bourgade située sur la côte asiatique. Le bon marin Ianis, les deux secrétaires et... forcément, le gendarme, faisaient partie de l'ex-

pédition.

Sur le petit môle qui s'allonge en bas du jardin, Ianis se livre à de problématiques préparatifs. Il tripote des filets, déroule des cordages, sans conviction. Il bâille et crache sur la mer. Accroupi sur ses pieds nus, il contemple rêveusement les gestes d'un monsieur venu de Stamboul pour démontrer le maniement d'un moteur « hors-bord ». Le monsieur a déposé son veston sur un rocher et manipule avec dégoût une bouteille d'huile. Il ne ressemble pas à nos mécanos de Billancourt... Pour le pêcheur Ianis, c'est une sorte de sorcier peu ragoûtant.

Le gendarme en civil attend. Il a des yeux de jais et la pourpre naturelle aux lèvres. Type féminin, Pan-

talon noisette, des guêtres de boulevardier.

Nous partîmes. Les eaux de la Marmara, bien nommée, brillaient comme une dalle. Leur transparence était telle qu'à trente mètres de fond, la flore montait aux yeux toute vive. Felouques à l'ancre. Dauphins qui font la roue. Tir au revolver et à la carabine. Et Trotsky respire le vent.

Une petite plage de gravier, sous une falaise. On

est en Asie. On mange. Le policier et le mécanicien font bande à part, sur les galets. Ianis amorce la grande ligne de fond qui compte plus de deux cents hameçons et s'étalera sur un large kilomètre. En ma qualité de « French Observer » (dit Trotsky), je fume la pipe... Celui que les journaux dénomment « le dictateur » s'amuse à faire, avec des cailloux, des ricochets sur l'eau. Je tire à la carabine sur un nid de corbeaux de mer. Balle perdue. Grand envol croassant.

Nous reprenons le large. Le ciel se voile. Mais nous sommes des entêtés. Ianis s'est éloigné sur une autre barque. Nous, dans notre canot à moteur, nous promenons des lignes légères. Le vent fraîchit, la mer grossit, se plombe méchamment. La nuit tombe. A peine avons-nous le temps de relever la grande ligne à laquelle sont accrochés deux ou trois vilains monstres des profondeurs, qu'il serait dangereux de toucher et que l'on renvoie chez eux à coups de canne! De hautes lames nous bousculent, des pêcheurs qui fuient la tempête nous font signe de les suivre. Nous nous réfugions sur une île sans nom, absolument déserte.

Je ne veux pas décrire trop longuement les péripéties de cette nuit-là. Et pourtant, elles sont empreintes pour moi d'un charme ineffaçable. Bûchers allumés pour nous réchausser, partage fraternel des derniers morceaux de pain, essais de signalisation avec une forte lampe électrique, ce gros bateau noir qui passe dans l'obscurité sans nous voir, et le gendarme mouillé, gelé, dans son costume de confection, qui pleure de peur. Le moteur neuf réduit au silence par les vagues. « Couchez-vous au fond du canot, camarade Parijanine, pour l'équilibre... » Et Trotsky prend les rames, contre le courant, et il l'emporte... « Ne crains pas, rocher, tu portes César et sa fortune... »

Je ne sais comment me revinrent en mémoire ces mots au moment où nous passions entre des récifs. « Camarade Parijanine, pourquoi n'allumez-vous pas votre pipe ? » Ceci est dit dans la houle. Eh! le tabac et les allumettes sont mouillés. Trotsky rame avec les Grecs.

Cette nuit, dans une cabane abandonnée, une bergerie pleine de crottes, sans portes ni fenêtres, un feu de sarments et nos somnolences autour du foyer....
Nous étions assis sur des caissettes à poissons. « Camarade Parijanine, appuyez-vous contre moi. Vous aurez plus chaud. » Comme il me souvient de cette

parole douce de l'homme dur !

Le matin, la mer glaciale était une vivante écume. Il ne nous restait à nous partager... qu'une orange. Nous fusillâmes deux des lapins qui abondaient dans l'île. L'un d'eux ayant été blessé seulement, je l'achevai à bout portant. « Parijanine, me dit Trotsky, ce geste n'est pas d'un chasseur. On ne tue pas une bête abattue. » Je me suis souvenu de ce mot, non comme d'une leçon, mais comme d'un trait de caractère, peu justifiée, puisque l'animal souffrait, et cependant d'un sens profond qui se retrouve dans toute la carrière politique de ce révolutionnaire chevaleresque.

A travers la tempête, de rudes hommes étaient partis pour nous trouver du secours. « Vous souvenezvous, me dit Trotsky, de cette histoire de Chtchédrine: deux généraux ont échoué en terre inconnue ; incapables de se procurer le nécessaire : « Ah! s'écrie l'un d'eux, si seulement nous rencontrions un moujik!... » Et le moujik est aussitôt là. En un instant, il a tout

fait. »

Un de nos sauveteurs nous avait dit, montrant ses biceps: « Oui, moussiou, vous avez un moteur... Eh bien, mon moteur à moi, voilà... Toujours bon... Et ça avec... »

Il montrait ses robustes avirons et, se penchant

soudain, il en baisa dévotement les poignées.

Plusieurs fois Trotsky me pria de noter le mot et

le geste.

Un bateau armé de la marine turque vint nous

prendre dans l'île déserte. Toutes les autorités étaient alertées, au sujet de la disparition de Trotsky.

Bien entendu, les journaux racontèrent ce qu'ils voulurent, dépeignirent notre aventure de diverses façons. Voici ce dont je suis fier : le soir de notre retour à la maison, Trotsky dit à table : « J'ai observé Parijanine avec curiosité. Il n'avait pas peur. » Le fait est que la mer me passionne toujours et que je n'en perçois pas bien le danger.

Mais je le vois, lui, vigoureux et calme rameur, au moment où un faux mouvement nous eût chavirés. Je le vois raisonnable, armé de sa terrible dialectique, face à des tourments probables et à des possibilités de mort. Quel accomplissement c'eût été dans une

simple partie de pêche!

\*\*

Je ne sais trop comment l'on pourrait exprimer le bienfait d'une rencontre confiante et affectueuse avec un homme de cette sorte. Il émane de lui, sous un aspect sévère, une grave « bonne volonté ». Dirigeant de la plus grande Révolution, il est aussi une des plus frémissantes consciences de l'humanité laborieuse.

Le gouvernement français, pratiquant sans vergogne la politique tant reprochée aux « Boches » du « chiffon de papier », prend à l'égard de Léon Trotsky des mesures de couardise, indignes de la tradition jacobine. Il serait ridicule de s'en étonner. Il y a beau temps que la République de Robespierre est venue aux mains de Thiers et d'autres maîtres dont le sourire sénile avoue la corruption et quémande un reliquat de confiance.

écrivait Gœthe, le 24 novembre 1786, — sinon qu'au milieu de sa magnificence, de sa gloire, de sa religion, de ses monuments historiques et de ses beauxarts, elle est absolument ce qu'elle serait si elle ha-

bitait des forêts et des cavernes. »

Gœthe eût compris, si cela avait été de son temps, que la sauvagerie est plus durable que la civilisation. Il l'a finalement compris. « Mehr Licht! » Mais cette révolution qu'il avait aussi entendue d'une oreille fine (Campagne de France) reste permanente, vivante, parce que l'effort magnifique de la race humaine n'a qu'un seul et unique sens, celui même auquel a rêvé Gœthe: sinon le bonheur, une nouvelle harmonie. Trotsky est de ces gens-là, il dépasse un trop son époque. Mais comme il nous est proche avec Lénine!

Comme il a cherché cette harmonie humaine qui donne le frisson aux hommes de bonne volonté et qui

épouvante le vieux monde !

Maurice Parlianine.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le superbe article de Marcel Martinet paru dans l'Ecole Libératrice. Il situe le cas Trotzky dans l'état actuel de la société et témoigne d'une hauteur d'esprit que l'on souhaiterait à beaucoup de révolutionnaires.

M. W.

# « La Planète sans visa »

« La Planète sans visa », c'est le titre du dernier chapitre de l'autobicgraphie de Léon Trotzky (1). Ce chapitre contient, sur la réalité et la fiction du droit

(1) Léon Trotzky. Ma Vie, escai autobiographique. 3 volumes. (Prix : 16 fr. 50 chaque.) Editions Rieder.

Les éditions Rieder ont publié récemment une édition considérablement abrégée de Ma Vie. (Un volume de 256 pages, prix : 5 fr.) Cet abrégé, établi par les soins de l'auteur lui-même, est l'œuvre d'un révolutionnaire demeuré indomptable Il s'achève sur les lignes suivantes : « L'histoire n'est pas faite par les sceptiques. En tout cas, ce n'est pas pour les sceptiques que ce livre est écrit. »

d'asile dans les démocraties modernes, des pages d'une àcre et souveraine ironie ; elles sont pleines de faits qui sont des preuves. Trotzky savait ce dont il parlait et il en parlait avec une bonne humeur méprisante qui dépassait son destin privé : « Je ne mesure pas le processus historique avec le mètre de mon sort personnel. » Il résidait alors dans l'île de Prinkipo, pratiquement prisonnier de la Turquie, laquelle répondait sans doute de lui au gouvernement soviétique. La Planète sans visa : le titre n'exagérait pas. Depuis...

Depuis, nous avons vu la République française, munificente sous le signe des gauches, accorder à Trotzky malade, dans l'été 1933, une autorisation de séjour. Et les bases de l'Etat n'en furent point ébran-lées! Et puis, toujours du vivant de la Chambre élue sous le signe des gauches, nous venons d'assister à

l'ignoble bouffonnerie de Barbizon.

J'ignore ce qui se passe dans l'âme d'un magistrat ou d'un policier aux prises avec certaines besognes. J'imagine cependant que les fonctionnaires de l'administration policière et judiciaire n'auront pas éprouvé une excessive fierté lorsqu'ils se virent conviés à « découvrir », dans un paisible pavillon de la grande banlieue, la présence d'un homme que, de toute évidence, ils avaient depuis plusieurs mois mission de surveiller.

Tout dans cette affaire a été d'une incroyable infamie. On pourrait à la rigueur admettre que « la découverte » ait été déclenchée par l'initiative d'un nigaud de subalterne qui, croyant faire un coup magnifique, aurait piétiné la porcelaine de ses supérieurs. Mais cette hypothèse tombe d'elle-même et l'initiative en question, si elle s'est produite, paraît bien avoir été elle aussi provoquée lorsqu'on se représente la mise en scène grossièrement sensationnelle qui fut immédiatement montée.

C'est même avoir la vue courte que de dire que le gouvernement, en retirant à Trotzky son autorisation de séjour, cédait aux menaces de la presse réactionnaire. Nous sommes en France, que diable ! et l'indépendance de la grande presse française était appréciée à sa juste valeur avant même que M. Daladier lui eût décerné un brevet officiel. Il faut rendre à chacun son dû : il est exact que la presse a aboyé abjectement, mais la presse n'aurait rien dit du tout si le gouvernement n'avait pas organisé, à son heure, l'affaire Trotzky, — pour la raison suffisante que, dans le cas contraïre, elle n'aurait rien su et qu'en tout cas le concert d'aboiements n'a pu se produire, surtout si bien réglé, qu'avec l'agrément gouvernemental.

On a honte de penser que, dans ce concert, la note la plus triste, la plus humiliante pour des révolutionnaires, a été donnée par l'Humanité. Contre Trotzky proscrit du monde entier l'Humanité a littéralement hurlé à la mort. Elle a inventé des contes à dormir debout et qui, à part leur pauvreté d'imagination, rejoignaient le délire meurtrier d'un Léon Daudet. Contre toute intelligence politique, on a vu, comme on l'avait déjà vu le 6 février, le parti communiste français faire un front unique de fait avec tous les fabricants d'opinion fasciste. Ce n'est pas seulement une grande honte, c'est une écrasante sottise.

Demandons-nous, car c'est là ce qui compte, quelle réalité politique recouvre l'affaire Trotzky.

Cette réalité est lumineuse. Avec un si bel unisson qu'il est superflu de chercher lequel pousse l'autre, le gouvernement et sa grande presse poursuivent en Léon Trotzky le négociateur de Brest-Litovsk, le créateur de l'armée rouge et l'organisateur de la victoire de la Russie révolutionnaire, le compagnon de Lénine, — de Lénine qu'on ne peut plus poursuivre puisqu'il est mort, mais qu'on peut toujours atteindre dans la personne du survivant, — bref le révolutionnaire internationaliste irréductible.

Ils le disent nettement et on peut les en croire. Car le fait est que Trotzky est tout cela, en même temps qu'un prestigieux et gênant historien (1). Et ainsi, dans son aspect le plus apparent, la bruyante liquidation du cas Trotzky se révèle sans doute possible comme une mesure prise contre tout ce qui émane de pernicieusement révolutionnaire de la personnalité foudroyée mais encore debout du révolutionnaire Trotzky, c'est une mesure spécifiquement préfasciste.

Cette affaire est révoltante et il faut le dire. Mais il faut d'abord et surtout l'étudier, car elle constitue une profonde leçon de choses politique, d'un intérêt pressant. Elle dépasse naturellement la personne de Trotzky, si haute que soit cette dernière, et fait apparaître le contenu réel, non seulement de la notion du droit d'asile, mais de la démocratie contemporaine et de ses pratiques gouvernementales dans la si-

tuation présente de la France.

Qui peut vraiment croire qu'en accordant l'hospitalité à Trotzky le précédent gouvernement ait par humanité, par fidélité aux principes républicains et par générosité morale ? C'était là une mesure politique, de politique intérieure et peut-être de politique extérieure, dictée par les rapports des forces alors en présence. Les événements qui ont recu leur. plus claire expression dans la nuit du 6 février ont modifié ces rapports de forces au détriment du prolétariat et la mesure prise contre Trotzky par le gouvernement issu de l'émeute réactionnaire traduit cette modification. C'est une mesure politique que ce geste symbolique du gouvernement du 6 février jetant à ses chiens - et à ses maîtres ! - cette satisfaction crapuleuse. C'est du préfascisme pur et, si des groupements qui ont pour programme et pour raison d'être la lutte contre le fascisme n'arrivent pas à distinguer une évidence aussi éclatante, on doit

 <sup>(</sup>i) Signalons, en attendant de pouvoir en parler, que le quatrième et dernier volume de son Histoire de la Révolution Russe vient de paraître dans l'édition française (Rieder).

plaindre leur aveuglement et l'on doit surtout s'en

inquiéter.

Pour ce qui concerne en particulier le parti communiste, on n'a pas à apprécier ici son attitude doctrinale vis-à-vis de Trotzky et du trotzkysme. Qu'il juge que la politique trotzkyste est erronée et néfaste, qu'il la combatte sans ménagements, soit; c'est

affaire intérieure de parti.

Mais dans ce cas même, surtout peut-être dans ce cas, il devait se dresser pour défendre Trotzky contre la violence et l'hypocrisie scandaleuses de l'ennemi commun, pour défendre en la personne de Trotzky le droit d'asile pour les révolutionnaires. Le Canard Enchaîné, qui est sans doute aujourd'hui le seul journal sérieux et entièrement libre de toute la presse, a été le premier à faire preuve d'intelligence politique en opposant au destin de Trotzky l'hospitalité officielle et empressée dont jouit Alphonse XIII, comploteur permanent contre la république espagnole. C'est ce qu'aurait dû faire l'Humanité. C'eût même été une manifestation d'intelligence et de force que de rappeler hautement, au lieu de les nier ou de les escamoter, les services éminents rendus par Trotzky à la révolution d'octobre. C'eût été aussi de la propreté et c'eût été de la saine politique. Une telle attitude audacieusement simple et claire, aurait été une attitude réellement révolutionnaire. Elle aurait exprimé les sentiments profonds de la masse et elle aurait grandi le parti révolutionnaire qui l'aurait observée.

Entraîné par ses errements passés, le parti communiste a pris l'attitude opposée et s'est joint aux aboyeurs nationalistes. Certes, on peut ainsi exciter les masses trompées et malheureuses, mais on les excite contre leurs intérêts. En fait, par ces liaisons monstrueuses, on se déshonore, on déshonore passagèrement la classe ouvrière, on prépare durablement des armes qui ne serviront que contre elle-même —

et, dans le cas présent, on obtient le résultat qu'on re-

doutait le plus : on grandit Trotzky.

Car on l'a indéniablement grandi. La grotesque tragi-comédie gouvernementale a déjà tourné à la confusion de ses auteurs. Ces politiques subtils n'avaient pas prévu qu'aucun Etat, et pas même la Turquie, ne voudrait accueillir le proscrit. Alors, comme ils ne peuvent tout de même pas, du moins officiellement, le jeter à la mer, ils ne savent qu'en faire, — et ils le gardent. Ils étaient odieux et ils le demeurent, mais ils deviennent ridicules comme des Jocrisses qui ont manqué leur coup. Naturellement il faut s'attendre à ce qu'ils enferment Trotzky dans une résidence forcée, dans une Sainte-Hélène intérieure : mais qui n'aperçoit qu'ainsi ils grandiront encore le prisonnier universel ?

Les politiques non moins subtils de l'Humanité n'ont rien trouvé de mieux que de déclarer que l'affaire avait été machinée par Sarraut d'accord avec Trotzky lui-même! — afin de « regonfler » la renommée dudit Trotzky! Cette invention burlesque — infâme contre un révolutionnaire traqué — va recevoir effectivement une ironique conclusion: il est vrai que les manœuvres bassement imbéciles des gouvernants contre-révolutionnaires auront rehaussé la taille gigantesque du proscrit, il est vrai que toutes les pierres qui lui sont lancées élèvent déjà le

piédestal où il se dressera dans l'histoire.

Mais cette satisfaction philosophique est une maigre consolation et j'aime à croire que Trotzky le premier en aurait préféré d'autres. Aux classes qui ont à conquérir leur destin et aux partis qui prétendent les représenter et les guider, l'histoire ne pardonne pas un certain excès de sottise : c'est cet excès qui est symptomatique et qui est grave dans l'affaire Trotzky.

Marcel MARTINET.

(Ecole Libératrice, 26 mai 34).

### Une lettre de Léon Trotzky

20-го февраля 1934 г.

Дорогой товарищ Парижанин.

Моя работа над Лениным не вышла и не скоро выйдет еще из подготовительной стадии. Для перевода я смогу дать переме главы вряд-ли ранее июля.

Я ни в каком случае не считаю, что факт перевода Вами Еунина может политически компрометировать Вас. Дело идет о кудожественной, а не политической литературе, да и вообще переводчик вовсе не ответствен за содержание переводимого им произведения, иначе пришлось бы Ленина сделать ответственным за оппортунистические тенденций у Веббов.

За пересылку Humbles очень Вам благодарен.

С искренним товарищеским приветом,

TRADUCTION.

20 février 1934.

L. TROTSKY.

Cher camarade Parijanine,

Mon ouvrage sur Lénine n'est pas sorti et ne sortira pas de sitôt de la phase préparatoire. Je ne pourrai guère donner à traduire les

premiers chapitres avant juillet.

En ancun cas, je ne considère qu'une traduction de Bounine faite par vous puisse politiquement vous compromettre. Il s'agit 'd'une littérature artistique et non politique, et puis, en somme, un traducteur n'est pas responsable du tout du contenu de l'œuvre qu'ib traduit, autrement il faudrait rendre Lénine responsable des tendances opportunistes des Webbs.

Je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé les Humbles,

Avec un sincère salut de camarade.

Votre

# Parmi la presse déchaînée...

Car elle s'est déchaînée comme il faut, notre bonne presse des fonds secrets. En accord touchant d'ailleurs — il importe de le souligner — avec la presse hitlérienne : ces messieurs ne sont-ils pas faits pour s'entendre, il suffit que l'un cr'e « Tue ! » pour que l'autre réponde : « Assomme ! » Et de l'Angriff au Matin, ce fut l'Union sacrée, union sacrée des capitalistes.

Dommage, vraiment, que M. Darius soit enfermé : Midi se serait fait une joie de baver, lui aussi, sur l'indésirable, histoire de mé-

riter les millions escroqués aux fonds secrets.

Dommage que M. Dubarry (formé à l'école de Lissagaray, comme disait Pioch), dommage que l'intègre Dubarry soit emprisonné lui aussi : la Volonté aurait pu, au nom de la France éternelle, jouer sa partie dans le concert orchestré par Stavisky et par les fonds secrets des divers ministères.

Enfin, il faut bien le dire, l'Humanité de Cachin n'a pas été inférieure à sa vieille réputation. Sans hésiter, elle s'est jointe à l'assemblée hurlante et a tenu, elle aussi, à lancer ses petites ordures, à essayer de salir celui qui reste pour tous les Cachins et tous les Vaillants-Couturiers du monde un reproche vivant.



Nous n'avons pas tout lu. Heureusement, car il y aurait lieu d'être dégoûté à jamais de la chose imprimée.

Notre revue de la presse sera bien incomplète. Nous noterons seulement ce que le hasard nous a mis sous les yeux, ce que des amis

attentifs nous ont signalé.

Ainsi serons-nous certainement catalogués, une fois de plus, « trotz-kystes ». Faut-il préciser à nouveau qu'aucun des rédacteurs de ce cahier n'appartient à la IVº Internationale, que plusieurs d'entre nous ont combattu énergiquement l'action passée de Trotzky, que d'autres tiennent à souligner les divergences qui les séparent de son action présente... Pour les jeunes, qui peuvent ignorer, peut-être... Pour les imbéciles, qui savent mais font semblant d'ignorer, inutile! Répétons à ceux-là que, s'il faut une étiquette pour satisfaire leur mesquinerie, nous aimerions mille fois mieux nous dire « trotzkystes » que « cachinistes » ou « barbussistes ». Nous préférons — et de beaucoup — le vieux révolutionnaire indomptable et indompté qui tout de même a fait la révolution d'Octobre à tous les faiseurs, « faisans » et fainéants qui ne feront jamais que . . . . . dans leurs chausses, pour parler à la mode rabelaisienne!

\*\*

L'Huma du 17 avril écrit tranquillement :

D'ailleurs, les fonds importants dont il a besoin pour ses campagnes contre les partis et l'Internationale communiste et l'entretien de son train de vie large, et qui lui viennent de la bourgeoisie, indiquent nettement son rôle d'agent de la bourgeoisie.

Comme il serait facile, si l'on voulait imiter la basse démagagie de ce journaliste courageusement anonyme, comme il serait facile d'évoquer le « train de vie large » du camarade Barbusse (villa à Aumont (Oise), villa à Miramar (Var) — autrement « large ». Le 18, elle remet ca, sous un titre ronflant :

#### PUBLICITÉ INTÉRESSÉE

### M. TROTZKY EST EXPULSÉ

à la page 2, cependant qu'à la 3, un autre articulet s'intitule :

Nouveau coup de force du gouvernement impérialiste

### Le camarade Dadot est expulsé de Tunisie

Et si l'on mélangeait un peu titres et sous-titres, ne pensez-vous pas, ô lecteurs bénévoles, que les textes ainsi encadrés auraient autant de logique ?



Il y a d'ailleurs dans cette maison à l'envers un tel cafouillis que le 19, en 5° page, un autre rédacteur monte en épingle un ordre du jour discuté par les P. T. T. confédérés, qui nous semble singulièrement... trotzkyste! et se termine ainsi:

A l'heure actuelle AUCUNE ORGANISATION, AUCUN PARTI ne peut mener seul cette lutte urgente.

Nous devons tous nous serrer les coudes, écarter pour l'instant ce qui nous divise, exalter ce qui nous unit.

A bas le fascisme ! A bas les diminutions de salaires ! Vive l'unité d'action, notre indispensable moyen de lutte.

Ce serait bien amusant, si ce n'était aussi triste !

\*\*+

N'oublions pas que le Rapport moral du Secours Rouge International de l'année dernière, exigeait l'expulsion de Léon Trotzky et des gardes blancs!

L'Huma furieuse de ce que le gouvernement Tardieu-Doumergue-Herriot ne lui donne pas complètement satisfaction, constate le 5 mai dernier :

Qu'on rapproche cette absolution de la menace d'expulsion immédiate qui avait été faite à tout étranger participant aux manifestations du Premier Mai en France et l'on aura tout de suite un point utile de comparaison.

Les révolutionnaires — les vrais — on ne leur demande pas si tel ou tel pays veut les héberger. On les chasse,

Bon : alors attendons-nous à apprendre incessamment l'expulsion immédiate des Munzenberg, Beimler et Cie qui font quotidiennement la révolution allemande à Paris.

\*\*

M. Emile Burê qui fut jadis révolutionnaire, écrit dans l'Ordre (cité par Notre Temps du 19 avril) :

Si Trotzky s'avouait vaincu, notre gouvernement, oubliant le passé, pourrait sans doute lui permettre de terminer tranquillement sa vie parmi nous, Que notre pays ait tant d'attrait pour ceux qui le dénoncent comme un foyer de réaction et d'imbécilité, c'est notre revanche, après tout ! Mais gare, en la circonstance, qu'elle ne nous soit fatale. Staline lui-même craint Trotzky, qui se prononce pour « la Révolution permanente » et le considère comme un traître au socialisme universel. La bête a tout son venin et, trop fière pour être prudente, elle le répandit même en présence des magistrats et des policéers qui la débusquèrent.

Ce Trotzky, que les socialistes de votre majorité vous ont représenté inoffensif, vous l'avez entendu, Camille Chautemps : il a dit aux agents de la force publique qui l'interrogeaient : « Je suis un vieux conspirateur : je prépare la IV Internationale. » Vous ne le connaissiez pas, vous le connaissez maintenant, et comme tous les Français de bon sens, vous estimerez que le plus clair devoir de votre successeur, place Beauvau, était de le prier d'aller ailleurs conspirer et charger ses bombes. La France a assez de fauteurs de Révolution chez elle pour qu'elle prenne soin de fermer ses frontières à ceux des pays voisins.

Faut-il en conclure qu'on trouve plus d'intelligence parmi les renégats, si répugnants soient-ils par ailleurs, que parmi les révolutionnaires appointés ?



\*\*

Notons enfin que le *Populaire*, infiniment plus habile tous ces temps-ci — nous ne disons pas : moins dangereux ! — que l'*Huma*, et sachant redorer son blason, a fort habilement pris la défense du proscrit. Le 19 avril, Paul Faure y écrivait :

proscrit. Le 19 avril, Paul Faure y écrivait :
On va le chasser sans raison, et tous les Russes blancs, tous lesro's détrônés, comme Alphonse XIII, seront reçus, choyés par la
haute société », et personne ne trouvera à redire à leur « activité

politique », réelle celle-là.

Tout se tient, tout s'enchaîne : la réaction sociale marche de pair avec la réaction politique; les décrets-lois et les violences patrona-les contre les fonctionnaires et les ouvriers s'harmonisent avec la suppression du droit d'asile.

Dans Notre Temps (18 avril), pas révolutionnaire pourtant, maisresté libéral, nous avons lu ces lignes justes :

L'acte du gouvernement, est odieux. La France a reçu à bras onverts les russes-blancs, chassés par le gouvernement dev Soviets, et les antifascistes fuyant Mussolini, sans parler des sociaux-démocrates et des israëlites allemands. Elle se doit d'accorder la même hospitalité à Léon Trotzky, banni d'U. R. S. S. et qui est, au surplus, un des plus grands noms de l'histoire contemporaine.

M. Trotzky, dit le communiqué du ministère de l'Intérieur, n'a pas observé les devoirs de neutralité qu'il s'était engagé à respecter

au moment où l'autorisation lui avait été accordée.

Si cela est vrai, l'opinion publique a le droit de connaître les do-

cuments qui justifient une pareille accusation.

Mais s'il n'y avait rien, dans l'activité de l'illustre homme d'Etat, qui pût inquiéter la France, nos ministres se sont mis dans une position inadmissible d'un gouvernement soucieux de son autôrité et de son indépendance en cédant aux excitations de journaux avides de « hot news » ou bien exaspérés par leur passion politique.

Et le Huron (19 avril 34) consacre au scandale réel, un éditorial résumé par cette manchette fulgurante et sympathique :

On expulse

# TROTZKY

mais on tolère

# ALPHONSE XIII

Roy des maquereaux





Enfin, pour ce que rire est le propre de l'homme, gardons pour 4a fin quelques extraits succulents.

De « 1934 » que nous n'avons jamais lu mais dont une amie nous communique ces lignes qui se passent de commentaires :

Après la IIº Internationale dont Lénine avait dit, dès 1914, qu'elle sentait le cadavre, mais qui reste celle de M. Blum, après la IIIº qui est devenue celle de Staline, voici la IVº. Elle est née U y a quelquet semaines et fut conçue par l'ancien communiste, Borts Souvarine (Sici). Mais elle prétend, pour l'instant, demeurer une espèce de société secrète. Son but est d'unir les néo-socialistes et les néo-communistes, et de tenir en réserve, pour des occasions prochaines, à la fois des idées neuves et des états-majors nouveaux.

Ajoutons que le pays où elle doit agir en premier lieu est la France. Trotsky et Bergery l'inspirent et la dirigent de très près. Et elle s'efforce, surtout en ce moment, d'amener à elle la C. G. T. de Jouhaux et de Charles Laurent.

Du Matin national, dont on connaît le « rouleau compresseur » et les millions de Raffalovitch, cette nouvelle preuve de son... impartialité historique ;

Ce n'est pas notre faute si, réfugié à Paris lors de la répression tsariste, Trotzky nous a remercié de notre hospitalité en nous trahissant en pletne guerre. Ce n'est pas notre faute si, pour rendres sa trahison possible, Trotzky a dû à la « complaisance » du Reich de pouvoir traverser l'Allemagne en wagon plombé pour rentrer en Russie.

Et de la poubelle appelée Gringoire où fonctionne Sa Majesté Henri Béraud de Carbuccia-Chiappe, ces précisions affolantes (20-4-34):

Dans son repaire de Seine-et-Marne, Trotzky imprimait clandestinement un journal révolutionnaire intitulé La Vérité. Un motocycliste livrait les ballots, se chargeait de reprendre les invendus, d'acheminer le courrier.

Trotzky publiait aussi de menues feuilles en langue étrangère que le même motocycliste transportait dans les gares à destination de l'Allemagne et de la Roumanie.

Dans le pays, on l'avait longtemps pris pour M. Emile, le vieux monsieur qui commanditait Violette Nozières et lut montrait, de loin, son château.

Des dénonciations étaient venues au Parquet.

Vraiment, camarades du Secours Rouge International, vous avez de foutus auxiliaires !

M. W.

P. S. — Dans un nouveau journal : LE FONCTIONNAIRE DE PARIS, découpons d'un article : La vérité sur l'expulsion de Trotz-ky les curieuses précisions suivantes :

Quelqu'un exécuta cette œuvre radicalement basse qui nous occupe ici. Pourtant, à son sujet, une historiette, pour la plus sûre înformation de nos lecteurs, nous ramène à quelques ans en arrière. La voici :

Le 26 mars 1927, Mme de Anezin, la belle-sœur de ce « quelqu'un », débarquait à Marseille. Une belle dame qui vient de Buenos-Ayres, fût-elle alliée à un sénateur influent, vant qu'un œttfût-il noir, la regarde. Délégué par M. Chiappe, alors directeur de la Sûreté générale, arrive, comme une flèche, l'inspecteur Bonny (déjà!) qui assiste au débarquement de la dame, en compagnie de sescollègues Royère et Taddéi.

On craint, on ne sait quoi de la voyageuse. Aussi fouille-t-on soigneusement ses bagages, sans y rien trouver. Tout à coup, du sac à main, Bonny, criant victoire, tire un tube contenant un gramme de cocaîne. Commissariat, conversation au téléphone entre Bonny et Chiappe et télégramme de Paris donnant l'ordre de lâcher la belle-

sœur, sans autre forme de procès.

Mais voici que l'affaire se corse, si l'on peut s'exprimer ainst. Taddéi raconte maintenant qu'il a vu Bonny placer lui-même le paquet de cocaine dans le sac à main, la dame, trouvée porteuse de poudre maudite étant ainsi compromise, donc à merci, comme en fit

foi un rapport établi en bonne forme ce jour-là.

Ce rapport, Bonny l'emporta à Paris, après l'avoir dûment fait photographier, ainsi que le télégramme, en petit malin qu'il se sait. De son côté, Taddéi conserva un double de toutes les pièces. Nous parierons volontiers que ce double serait assez proche parent du fameux document dont parlait si haut, il y a quelques jours, M. Sabiani.

Rattachant les deux faits : expulsion de Trotzky et compromission de la belle-sœur, nous discernons une analogie bien troublante entre la découverte d'un projet de possibilité d'éventualité d'ébanche d'une quatrième internationale à Barbizon et le petit tube de-« naige » (n'était-ce pas de l'amidon bourgeois ?) dans le réticule transatlantique.

Une hypothèse ? Sans doute, mais que nous soumettons à la sa-

gacité de nos amis.....

Et signalons aussi le pamphlet sympathique de P. Chatelain-Tailhade, publié par le *Merle Blanc* et reproduit par *Lu* (4 mai 1934) :

#### LES CHIENS DE BARBIZON

Ils sont de deux sortes : les vrais, les braves et robustes bergers aux crocs en aiguille, aux yeux d'acajou, ceux qui vous reniflaient un journaliste à cinquante mètres et ne demandaient qu'à souper d'une portion de fesses de rédacteur au Matin; et puis les autres, la race inepte et lâche des badauds conglommérés aux grilles, toujours prêts à l'insulte, au lynchage, pourvu qu'on cogne à vingt contre

un et que le service d'ordre soit bon enfant.

On ne sait trop ce que cette chiennerie-là peut avoir de plus vil : sa conardise, sa niaiserie ou sa férocité. Ça vient japper à la porte de Trotzky vaincu; ça venge Dieu, le Tsar et la Patrie en démantibulant un cordon de sonnette; mais ça jonit publiquement, sans la moindre pudeur, chaque fois qu'un traineur de sabre exhibe son corset du côté de l'Etoile et permet à la foule de lécher ses éperons. Leurs grand'mères ont crevé des yeux de communards captifs à coup de pointe d'ombrelle. Leurs pères ont bouffé du saucisson sur l'herbe, à Nogent, à Choisy-le-Roi, en regardant Bonnot et Garnier payèr leurs tragiques révoltes d'enfants maudits.

Il a suffi de trois jours à la presse — tout le monde sur le pont, de Daudet à Vautel — pour porter au cramoisi de la haine ces âmes de glaiseux. « Monstre moscovite, Brest-Litovsk, couteau entre les

dents ! »

On n'a pas osé parler des fonds russes, mais le cœur y était. Les fils qui ne verront jamais la couleur du pognon joycusement offert par leurs papas aux ivrognes impériaux de naguère, les petites dames mal entretenues, les rentiers-papier du nationalisme, tons ceux pour qui l'obligation est la sœur du rêve, sont allés contrepointer de leurs goujaleries la muflerie de Sarraut intimant au vieux proscrit l'ordre de faire ses malles.

Un conspirateur, pensez donc ! Et qui n'hésitait pas à préparer un volume de mémoires, entre quatre murs, à l'abri de ses marronniers. Où irait-elle, la France, si les hommes éclairès qui la dirigent toléraient plus longtemps sur notre territoire des agissements pareillement subversifs ? On s'est chargé de leur faire comprendre, aux hommes éclairès, qu'il ne faut pas confondre autour avec alen-

tour ni droit d'asile avec Marianne-les-cheveux-gris.

A la frontière, Trotzky !

Mais vous, les généraux russes-blancs, protégés de Chiappe à Paris et, à Berlin, de Hitler; vous, les grands d'Espagne en peau avariée; vous les agents du fascio; complotez à votre aise; faites comme chez vous et si le vent vous mène à Barbizon, dites, de notre part, un bonjour à M. le Maire. Il nous plait. Il est intelligent, gé-

néreux et républicain modéré.

Nous serions difficiles si nous ne nous sentions pas fiers d'appartenir à cette nation privilégiée où, en moins de quatre mois, le consommateur a dû digérer le scandale de Stavisky, le suicide (sic) de l'escroc, l'assassinat (sic) de Prince, la journée du 6 février, le complot de l'Acacia, les exploits de l'inspecteur Bonny, le reportage (sic) de Simenon, les non-lieux de la Banque de Bâle, l'immunité fiscale de Zographos et Cie, les discours de Doumergue, les décrets-lois et l'expulsion de Trotzky.

Nous sommes plutôt gâtés, il me semble.

Et ce n'est pas fini. Car tout permet d'espérer que les chiéns des Barbizon (pas les vrais, pas les bergers — les autres) feront des petits.

Nous allons voir la fin du dressage...

Pierre CHATELAIN-TAILHADE.

### CORRESPONDANCE

1

#### LETTRE OUVERTE AU PROFESSEUR RIVET

Président du Comité d'Action Antifasciste et de Vigilance

Paris, le 17 mai 1934.

Monsieur le Professeur,

Nous avons adhéré au Comité, convaincus qu'il fallait grouper pour une unité d'action tous les intellectuels désireux de lutter aux côtés de la classe ouvrière contre le fascisme montant.

Nous suivions dans la presse vos diverses protestations, que nous approuvions.

Nous nous étonnions de votre silence devant la menace d'expul-

sion du camarade Trotzky.

Mais nous avons été surpris - douloureusement choqués - d'apprendre à l'Assemblée générale du 8 mai dernier, que votre oubli était volontaire, que c'était un refus; le Bureau, à l'unanimité (?). avait jugé qu'il s'agissait là d'un cas personnel (??) au sujet duquel il n'y avait pas lieu d'intervenir.

Nous avons protesté à l'Assemblée Générale, Nous tenons à le faire de nouveau par cette lettre, pour les camarades qui n'étaient pas aux Sociétés Savantes et qui n'approuveront pas tous, soyez-en con-

vaincu, votre attitude.

Le Comité pouvait être une belle réalisation. Du moment que vous vous laissez manœuvrer par quelques habiles orthodoxes, comme ceux d'Amsterdam et de Pleyel (dont on a vu la carence totale loi s des journées de février); du moment que vous répétez les mêmes erreurs criminelles du Parti Communiste français, son intransigeance verbale, verbeuse et stérile, sa singulière conception du front unique (à laquelle Saint-Denis ouvrier vient heureusement d'infliger un camouflet retentissant); vous serez entraînés à la désagrégation et à l'échec.

Le Comité de Vigilance qui proteste au sujet du professeur Verdier (et il a raison), devait protester aussi énergiquement contre l'expulsion de Trotzky. Que l'Humanité le veuille ou non, cette expulsion scandaleuse (pensons à Alphonse xiii, aux milliers de gardes-blancs...) est un des premiers pas du fascisme en France.

Le Comité devait déclarer avec Romain Rolland - un de ses premiers adhérents - « Ce sera l'opprobre éternel de la démocratie française qu'elle ait refusé à Léon Trotsky l'asile qu'il était venu lui demander. C'est la honte de l'Europe que la Turquie lui donne une leçon de dignité. »

Vous avez préféré suivre quelques révolutionnaires en pantoufles, traitant Trotsky de « social-fasc'ste » et vous réfugier dans un silence sans courage ni dignité.

Nous tenons à protester énergiquement contre une telle abdication qui ne peut que faire le jeu du fascisme.

Maurice Wullens.

P.-S. — J'ava's pensé soumettre cette lettre à la signature d'autres adhérents. Certains me font remarquer que, les orthodoxes suspendant leur veto, vous nous accordez une demi-satisfaction et que le prochain Bulletin de Vigilance contiendra une protestation du Comité contre l'expulsion de Trotsky. J'estime que cela vient un peu tard et c'est pourquoi je vous adresse ma lettre quand même.

II

Paris, le 16 mai 1934.

Cher camarade,

Chaque jour nous parvient d'Autriché, les nouvelles les plus graves, concernant les travailleuses et travailleurs, manuels et intellectuels, emprisonnés à la suite des événements de février 1934.

Le Chancelier Dolfuss, pour obtenir la reddition des travailleur. avait promis d'amnistier ceux qui déposaient les armes dans un délai fixé.

Ces promesses ne furent pas tenues et dans les prisons et camps de concentration, de nombreux travailleurs sont martyrisés. Traduit devant les tribunaux, la défense élémentaire est rendu impossible par les ordonnances du chancelier Dolfuss.

Il n'est pas de trop de la protestation de toutes les volontés intellectuelles, scientifiques, artistiques de France pour obliger le gouvernement Dolfuss, à cesser ces cruantés, à libérer tous les travailleurs emprisonnés.

Nous vous joignons donc une lettre, que nous vous demandons de bien vouloir signer, et que nous ferion: parvenir au chancelier Dol-

Complant sur vous, cher camarade, pour tenter de sauver de la prison, de nombreux travailleurs autrichiens, recevez nos meilleures salutations.

Un des secrétaires : CHAUVET.

Ш

Paris, le 18 mai 1934.

Camarade,

Bien recu votre lettre du 16 courant.

Vous trouverez ci-joint la lettre au bourreau catholique Dolfuss, signée.

Ce sera, je vous prie de le remarquer, la preuve que nous sommes toujours AVEC les révolutionnaires, à quelque parti qu'ils appartiennent, CONTRE les capitalistes.

Nous sommes aujourd'hui avec le S. R. I. pour cette campagne.

Mais nous n'oublions pas que votre organisation réclamait, en 1933, l'expulsion de L. D. Trotzky (Cf. votre rapport moral) alors que vos amis Muenzenberg et Cie, ayant fui sans péril la Révolution allemande, sollicitaient et obtenaient du gouvernement français, l'autorisation de séjourner en France.

Ne croyez-vous pas qu'il serait temps, à l'époque troublée que nous vivons, de rectifier un peu votre tir, de laisser en paix le compagnon de Lénine traqué par toutes les polices du monde et de réserver vos forces pour le capitalisme international ?

Sans illusions néanmoins à ce sujet, car nous savons qui vous entretient, nous vous prions de croire à nos sentiments révolutionnaires.

Maurice Wullens.

On nous communique la protestation suivante :

Un bandit particulièrement dangereux, l'auteur de plus de crimes qu'on n'en saurait énumérer et, de plus, un maniaque de la récidive, un être entre tous sans aveu et sans asile, une véritable plaie du genre huma'n, tel est depuis quelques jours le portrait que la grande presse s'ingénie à nous faire de Léon Trotsky, autorisé il y a un an à résider en France et frappé brusquement d'un arrêt d'expulsion.

Il a suffi que la présence de Trotsky fût signalée aux environs de Paris, pour que pût être détournée sur sa seule personne l'excitation de l'opinion, préparée et décue par l'imbroglio soigneusement entretenu de l' « affaire Prince » et la mise en cause, très habile, d'une « maffia ».

Le roman policier, devenu par trop languissant ces derniers jours, trouve à son cours, dans l'épisode de la « villa de Barbizon », un dérivat'f précieux. Les quatre « bergers allemands » qui, d'après les journaux, hurlent sans cesse, dressés contre la grille du parc, nous donnent à penser que tous les chiens ne sont pas à l'intérieur; le propriétaire, les journalistes bourgeois, les chauffeurs russesblancs et les élégantes en automobile pourraient leur rendre des points. Les bagages de Trotsky sont, paraît-il, volumineux. Sans doute est-il surprenant, aussi, que ses recrétaires, ses messagers n'aient pas l'air de voyous et, si lui-même ne se montre pas, ne vient pas s'exposer aimablement à une balle, on nous donne à entendre que c'est parce qu'il a conscience de ses forfaits, qu'il a peur.

Nous déplorons que nos camarades de l'Humanité ne veuillent voir dans la série angoissante de ces persécutions contre un homme, que « publicité intéressée » destinée à tourner à son avantage. Ils soulignent par contre à très juste titre que l'expulsion de Trotsky marque le point de départ de mesures répressives contre les immigrés communistes et prépare la m'se hors la loi des organisations révolutionnaires, Déjà l'on ressuscite une loi qui n'a pas été appliquée depuis 1848 pour pouvoir poursuivre les journaux révolutionnaires.

Le singulier « gouvernement de trève » imposé par le coup de force du 6 février s'affirme l'ennemi résolu de la classe ouvrière. Sur le plan économique les décrets-lois provoquent une recrudescence du chômage ; ils entrainent l'arrestation, la révocation, de centaines de militants coupables d'avoir protesté contre la réduction brutale de leurs moyens d'existence. Sur la plan politique ce gouvernement donne également sa mesure en expulsant Trotsky, non sans organiser autour de lui la provocation; il accepte de rompre par là avec les fameuses traditions hospitalières de ce pays.

Nous qui, ici, sommes loin de partager tous ses conceptions actuelles, ne nous en sentons que plus libres pour nous associer à toutes les protestations qui ont déjà accueilli la mesure dont il est l'objet, Qu'on veuille croire que nous y mettons toute l'indignation dont nous sommes capables. Nous saluons, à cette nouvelle étape de son chemin d'fficile, le vieux compagnon de Lénine, le signataire de la paix de Brest-Litovsk, acte exemplaire de science et d'intuition révolutionnaires, l'organisateur de l'Armée rouge qui a permis au prolétar at de conserver le pouvoir malgré le monde capitaliste coalisé contre lui, l'auteur - parmi tant d'autres non moins lucides, non moins nobles et moins éclatantes - de cette formule qui nous est une raison permanente de vivre et d'agir : « Le socialisme signifiera un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté, aussi en ce sens que l'homme d'aujourd'hui plein de contradictions et sans harmonie, fraiera la voie à une nouvelle race plus heureuse. »

> André Breton, Roger Callois, René Char, René Crevel, Paul Eluard, Maurice Heine, Maurice Henry, Georges Hugner, Valentine Hugo, Marcel Jean, Jean Lévy, Fernand Marc, J. et M. L. Mayoux, J.-M. Monnerot, Henri Pastoureau, Benjamin Péret, Gui Rosey, Yves Tanguy, Rohert Valançay, Pierre Yoyotte.

> et un assez grand nombre de camarades étrangers.

### COMUTÉ

### pour contribuer à la sécurité de Léon Trotzky

Une fois de plus la répression capitaliste frappe brutalement Léon Trotsky. La presse vénale réalisant son front unique, applandit et calomnie.

Le gouvernement français devant le refus signifié par tous lest pays d'accepter Léon Trotsky, se voit obligé de tolérer provisoirement le vieux révolutionnaire.

Mais cette tolérance ne fait qu'accroître les dangers courus par le fondateur de l'Armée Rouge. La presse réactionnaire pose sans cesse la question : « Comment et quand serons-nous donc débarrassés de cet indésirable, qui ne mérite pas plus de ménagements qu'un chien enragé. »

Cet appel déguisé au meurtre ne peut manquer de trouver un écho auprès de: russes blancs, et autres nationaux, qui poursuivent de leur haine le compagnon de Lénine, l'Internationaliste militant.

Sur la planète sans visa, Léon Trotsky est en danger, sa sécurité ne peut être assurée que par les travailleurs, et d'une manière plus préctse, par des camarades dévoués l'entourant et disposant des moyens matériels nécessaires à cet effet.

Cette surveillance entraîne inévitablement des frais considérables que les amis politiques de Léon Trotsky ont « sumés jusqu'à ce jour en faisant de gros efforts, mais la situation nouvelle aggrave leurs charges au point de leur rendre difficile, presque impossible l'accomplissement de leurs devoirs.

C'est pourquoi les soussignés ont décidé de constituer un Comité pour contribuer par l'apport de ressources pécuniaires, à la sécurité de Léon Trotsky; ils font appel à tous ceux qui refusent de l'ivrer un proscrit dont toute la vie a été au service de l'avènement d'une société meilleure, aux balles de la réaction.

Le Comité fait un pressant appel à tous ceux qu'indignent les mesures iniques que vient de prendre le gouvernement pour répondre sans tarder à son appel.

#### Le Comité :

André Malraux, Marc Bernard, Jean-Richard Bloch, M. Martinet, M. Parlianine, M. Wullens.

Envoyer les fonds à Marc BERNARD, 26, place Denfert-Rochereau, PARIS (14°).

## NOS COLLECTIONS

Nous nous permettons de signaler à nos nouveaux lecteurs dont certaines s'épuisent fort rapidement.

CINQUIÈME SÉRIE (1919-20) comprenant la Cité des Humbles de
MAURICE BATALLE (épuisée), l'Anthologie de poèmes yougo-slaves, la
Trainaille de RM. HERMANT, plus 5 numéros ordinaires de revue
et 2 numéros doubles
SIXIÈME SÉRIE (1921) comprenant Anarchie de Lazare (épuisée), la
Bretagne libertaire, A propos de la Révolution qui vient, Bérangère
de G. David et l'étude sur E. Armand par A. Lorulot, plus 4 numé-
ros ordinaires de revue 20 fr. »
SEPTIÈME SÉRIE (1922) comprenant l'étude sur Jules Leroux par F.
LEPRETTE, Kraskreml par H. Guilbeaux, Littérature et Pognon par
M. Wullens, Images lyriques par JP. Samson, Malgré les ouragans
de Marcel Lebarbier et Poèmes de la Prison d'Ernst Toller,
plus 5 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
HUITIÈME SÉRIE (1923) comprenant Fables et poèmes de G. Le Ré-
vérend, Littérature et Pognon (IIe), l'Homme de Phalère de C. Ave-
LINE, le Choix de Poèmes de Lucien Jacques, les Miettes d'Histoire
d'Ermenonville, plus 6 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
NEUVIÈME SÉRIE (1924) comprenant l'Eau ruisselle de toutes parts
de Claude Aveline, Invectives de Charles Rochat, Villégiature
d'Ame de Joseph Rivière, Sentir de Marcel Miller, le numéro spé-
cial consacré à Henri Guilbeaux, celui consacré aux Devoirs contre
la guerre, plus 4 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
DIXIÈME SERIE (1925) comprenant Golem (fragments) de Gustav
MEYRINK, Epilogues et Souvenirs de Théo VARLET, Quatre nivernais
de René Bonissel, Nisita d'Edmond Adam,cailloux blancs d'Hé-
lêne HARDANT, En marge d'un feuillelonniste de Maurice Wullens,
plus 4 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
ONZIÈME SÉRIE (1926) comprenant Par les grand'routes de René Dax,
Jules le Bienheureux par Georges VIDAL, Forceries de Henry MALOT,
Hinkemann par Ernst Toller, Luzia par Fernand Ferré, plus 5 nu-
méros ordinaires de revue
DOUZIÈME SÉRIE (1927) comprenant Des Cris sous la Meule par
M. DEVALDÈS, Un mois avec les enfants russes de C. Freiner, l'An-
thologie des égrivains réfractaires de langue française, la Halte près
du berceau de R. Dax, plus 4 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
TREIZIÈME SERIE (1928) comprenant La Cité de Louis Paul, Pêle-
Mêle de L. LAURENT, Masse par E. Toller, Famille de M. et M.
Miller, plus 4 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
QUATORZIÈME SÉRIE (1929) comprenant Ma femme et ma forêt de
G. Vidal, Superjustice par G. Ramen, In Mémoriam, le cahier spé-
cial consacré à Léon Bazalgette, La Houle de Parijanine plus 5 nu-
cial consacre a Leon Buzuigette, Lu Houte de Parisanta plus 5 m
méros ordinaires de revue 20 fr. »
QUINZIÈME SÉRIE (1930) comprenant Monsieur Henri Barbusse,
écrivain communiste ; Meyerhold en terre d'Europe et Maïakovsky
dans la terre russe par Henri Guilbeaux ; Aventure par G. VIDAL,
plus 6 numéros ordinaires de revue 20 fr. »
SEIZIEME SERIE (1931) comprenant Poème du Poète par Henri Van-
DEPUTTE ; Des Français en Russie par M. PARIJANINE ; A Vincennes
sans invitation par Louis Paul et 8 numéros ordinaires de
revue 20 fr. *
Ajouter 0 fr. 50 pour l'envoi recommandé (C/C postal 380.70-Paris).

## BIBLIOPHILES AMIS!

#### Achetez-nous:

Edmond Adam : Le Néostiche. - René Bonissel : Quatre Nivernais. - Georges Chennevière : Deux farces inédites. -René Dax : Par les g:and'routes et La Halte près du berceau. - Ermenonville: Miettes d'Histoire. - C. Freinet: Un mois avec les enfants russes. - Pierre Ganivet : L'Espagne au tournant et Subversion de l'économie allemande. - Henri Guilbeaux : Kraskreml et Meyerhold Maïakovski. - Hélène Hardant : ...cailloux blancs. - Lucien Laurent : Pêle-Mêle. -Henri Malot: Forceries. - M. et M. Millet: Famille. - Louis Paul: A Vincennes. - Georges Ramen: Superjustice. - Joseph Rivière: Villégiature d'ame. - Charles Rochat: Invectives. -J.-P. Samson: Images lyriques. - Henri Vandeputte: Poëme du Poëte. - Georges Vidal : Ma Femme et ma Forêt. - Maurice Wullens: En marge d'un feuilletonniste,

quelques exemplaires rares, sur pur fil . . . . . 5 fr.

René Bonissel: Qnatre Nivernais (sur Japon). - Rémi Bourgerie : Graines dans le Vent (sur Hollande). - Lucien Jacques : Choix de Poèmes (sur pur fil). - Manuel Devaldès : Des cris sous la meule (sur pur fil). - Maurice Parijanine : La Houle et Des Français en Russie (sur pur fil). - Louis Paul : La Cité (sur pur fil). - Ernst Toller : Masse (sur pur fil),

10 fr.

Edmond Adam: Nisita (sur velin d'Arches). . . . 24 fr.

La Guerre, devoirs choisis (sur pur fil). - Anthologie des Ecrivains réfractaires (id.). - In Memoriam (id.). - Léon Bazalgette (id.). - Monsieur Henri Barbusse, écrivain communiste (id.). - Liquidation de l'affaire Guilbeaux (id.),

	Et aussi quelques	suprêmes	rare	tés :					
-	Numéro spécial : A.	M. Gosses	z					5	fr.
-	Ph	. Lebesgu	е	2 .		5 .		10	fr.
-	Lazare : Anarchie		43		150			- 5	fr.
-	Claude Aveline: L'	Iomme de	Pha	lère				5	fr.
-	- L'	Eau ruissel	le de	tou	tes	pa	irts.	5	fr.

Ecrire à Maurice WULLENS, 229, rue de Tobiac, PARIS XIIIº (C/c de chèques postaux : 380-70 Paris).

C 3030

# NUMEROS SPECIAUX consacrés à :

Verhaeren (Janvier-Février 1917 : 32 pages) épuisé
el Belot (Août-Septembre 1917 : 64 pages) épuisé
Gossez (hors série : 32 pages)
in Rolland devant la Guerre (Octobre 1917 : 32 pages)
dogie des Humbles (Mars-Avril 1918 : 80 pages)épuisé
as Lebesgue (Août-SeptOctNov. 1918 : 100 pages)
eur de l'Ennemi (Avril 1919 : 32 pages)
logic de poèmes yougo-slaves (Octobre 1919 : 56 pages).
nogie de poemes yougo-staves (Octobre 1919 : 50 pages).
Poèmes de : Ivo Andritch, M. Boyitch, Yvan Doutchitch, Tcherina. Ilyla Desote, Dragoutine, M. Domyanitch, Iakchitch, Milioutine, Yovanovitch, Rikard, Katinitch, Yérétov, S. Korditch, Mirko Korolya, Krstitch, Danitza Markovitch, D. Mi-
ote, Dragoutine, M. Domyanitch, Iakchitch, Milioutine, Yovanovitch, Rikard, Kati-
nitch, Vérétov, S. Korditch, Mirko Korolva, Krstitch, Danitza Markovitch, D. Mi-
Spoyitch Milrovitch Vladimir Nazor Petrovitch Bayitch Bakitch Stefanovitch
Howthill Cale desited Alekse Chantitah Onyonitah at Milen Vankasawitah
inovitch, Milrovitch, Vladimir Nazor, Petrovitch, Rayitch, Rakitch, Stefanovitch, omtchilo, Seleskovitch, Aleksa Chantitch, Onyevitch et Milan Voukassovitch. Traductions de Philéas Lebesgue et B. Tokine. Lettre-préface de Ph. Lebesgue
Traductions de Phileas Lebesgue et B. Tokine. Lettre-pretace de Ph. Lebesgue
t étude préliminaire de B. Tokine sur le développement de la poésie yougo-
lave
retagne Libertaire (Avril-Mai 1921 : 64 pages).
Trates francis at hydres de E de La Mannais Evnest Banan Olivian Conventina
Textes français et bretons de F. de La Mennais, Ernest Renan, Olivier Souvestre, ristide Briand. Gustave Hervé, Yves le Febvre, G. Carantec, Emile Masson, Jos e Bras, Louis-N. Le Roux, C. Le Mercier d'Erm, François Jaffrennou et Charles
dristide Briand, Gustave Herve, Yves le Febvre, G. Carantec, Emile Masson, Jos
e Bras, Louis-N. Le Roux, C. Le Mercier d'Erm, François Jaffrennou et Charles
olland, colligés et précédés d'une étude liminaire : La Nation bretonne et l'In-
engliands per Camilla La Marsiar d'Erm
rnationale, par Camille Le Mercier d'Erm.  Bois gravés originaux de Jeanne Malivel
Bois graves originaux de Jeanne Mailvel
pos de la Révolution qui vient (Juillet-Août 1921 : 64 pages).
Opinions de Henri Barbusse, Marcel Cachin, Sébastien Faure, Génold, Emile lasson, Victor Méric, Charles Rappoport, Rhillon, Boris Souvarine, Vilkens et
Jasson, Victor Méric, Charles Rapponert, Rhillon, Boris Souvarine, Vilkens et
laurice Wullens.
Bois gravés de Louis Moreau, lino de A. Daenens 3 *
ature et Pognon (suite) (Avril 1923 : 36 pages)
Henri Guilbeaux (Juin-Juillet-Août 1924 : 112 pages) L'Homme, par Ed. Du-
ardin P Franklin M Lebarbier Claude Le Maynet G Montandon JP. Samson
Maurice Wullens Son Euvre, par IA. Axionoff, AM. Gossez, Claude Gran-
maurice wullens. — Son Entre, par 1A. Axionon, AM. Gossez, Claude Gran-
er, P. Lebesgue, Magdeleine Marx, J. de Saint-Prix, Emile Vernaeren et Marcel
vunens. — Temotynages de n. Darbusse, G. Delot, JR. Bloch, A. Daenens, L.
once-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick, An-
once-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick, An-
once-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick, An- ré Germain, A. Henneuse, Valéry Larbaud, P. Léautaud, G. Le Révérend, M.
once-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick, An- ré Germain, A. Henneuse. Valéry Larbaud, P. Léautaud, G. Le Révérend, M. lillet, Parijanine, J. Rivière, Ch. Rochat, PN. Roinard, R. Rolland, Han Ryner,
er, P. Lebesgue, Magdeleine Marx, J. de Saint-Prix, Emile Verhaeren et Marcel Vullens. — Témoignages de H. Barbusse, G. Belot, JR. Bloch, A. Daenens, E. once-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick, Anré Germain, A. Henneuse, Valéry Larbaud, P. Léautaud, G. Le Révérend, M. lillet, Parijanine, J. Rivière, Ch. Rochat, PN. Roinard, R. Rolland, Han Ryner, . Salmon, A. Spire, Théo Varlet, C. Vildrac, Stefan Zweig, etc., etc. Un poème
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
admini, A. Spire, Theo variet, G. vintage, Stefan Zweig, etc., etc. on point
délit, deux autographes et deux photographies
aerre, recueil de devoirs choisis (2° édition : 96 pages)
aerre, recueil de devoirs choisis (2° édition : 96 pages)
dit, deux autographes et deux photographies
dit, deux autographes et deux photographies
attrict. A. Spire. Heb variet. C. vidiae. Steian 2 weight of the points of the control of the co
attrict. A. Spire. Heb variet. C. vidiae. Steian 2 weight of the points of the control of the co
aditi, deux autographes et deux photographies
samon, A. Spire, Theo variet, C. Vidiac, Steian 2xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx
diri, deux autographes et deux photographies
aditi, deux autographes et deux photographies
aditi, deux autographes et deux photographies
nédit, deux autographes et deux photographies. 5 saerre, recueil de devoirs choisis (2º édition : 96 pages). 4 slogie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevèrel, Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. le Maguet, E. Liechti, Naine, R. Robert, JP. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de linos gravés par Albert Daenens. 8 moriam (Juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marly, Jules Rivet ierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens . 3 s Bazalgette (Juillet-Août 1929 : 64 pages). Articles par Augustine Bazalgette, Henri uilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. — Un poème iédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et lizer 6 seur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (Février-Mars 1930 : 48 pages). — Pour la destruction d'une légende. — Articles et documents réunis, par Maurice arijanine et Maurice Wullens. 4 sérations révolutionnaires sur la Littérature dite prolétarienne (Juillet-Août 1932 : 4 pages). Articles de D. Attruja, J. Cello, H. Guilheaux, G. Miasnikov, M. Parija-
nédit, deux autographes et deux photographies. 5 saerre, recueil de devoirs choisis (2º édition : 96 pages). 4 slogie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevèrel, Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. le Maguet, E. Liechti, Naine, R. Robert, JP. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de linos gravés par Albert Daenens. 8 moriam (Juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marly, Jules Rivet ierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens . 3 s Bazalgette (Juillet-Août 1929 : 64 pages). Articles par Augustine Bazalgette, Henri uilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. — Un poème iédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et lizer 6 seur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (Février-Mars 1930 : 48 pages). — Pour la destruction d'une légende. — Articles et documents réunis, par Maurice arijanine et Maurice Wullens. 4 sérations révolutionnaires sur la Littérature dite prolétarienne (Juillet-Août 1932 : 4 pages). Articles de D. Attruja, J. Cello, H. Guilheaux, G. Miasnikov, M. Parija-
nédit, deux autographes et deux photographies. 5 saerre, recueil de devoirs choisis (2º édition : 96 pages). 4 slogie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevèrel, Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. le Maguet, E. Liechti, Naine, R. Robert, JP. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de linos gravés par Albert Daenens. 8 moriam (Juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marly, Jules Rivet ierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens . 3 s Bazalgette (Juillet-Août 1929 : 64 pages). Articles par Augustine Bazalgette, Henri uilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. — Un poème iédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et lizer 6 seur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (Février-Mars 1930 : 48 pages). — Pour la destruction d'une légende. — Articles et documents réunis, par Maurice arijanine et Maurice Wullens. 4 sérations révolutionnaires sur la Littérature dite prolétarienne (Juillet-Août 1932 : 4 pages). Articles de D. Attruja, J. Cello, H. Guilheaux, G. Miasnikov, M. Parija-
nédit, deux autographes et deux photographies. 5 saerre, recueil de devoirs choisis (2º édition : 96 pages). 4 elogie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevèrel, Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. le Maguet, E. Liechti, Naine, R. Robert, JP. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de linos gravés par Albert Daenens. 8 emoriam (Juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marly, Jules Rivet ierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens . 3 » Bazalgette (Juillet-Août 1929 : 64 pages). Articles par Augustine Bazalgette, Henri uilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. — Un poème dédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et lizer . 6 eur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (Février-Mars 1930 : 48 pages). — Pour la destruction d'une légende. — Articles et documents réunis, par Maurice arijanine et Maurice Wullens. 4 edérations révolutionnaires sur la Littérature dite prolétarienne (Juillet-Août 1932 : 4 pages). Articles de D. Artruia, J. Cello, H. Guilbeaux, G. Miasnikov, M. Parijaine, L. D. Trotzky et M. Wullens . 5 » dation de l'affaire Guilbeaux (Février-Mars 1933 : 68 pages), par Romain Roland, Maurice Parijanine, André Savanier et Maurice Wullens, avec sept lettres
nédit, deux autographes et deux photographies
nédit, deux autographes et deux photographies
nedit, deux autographes et deux photographies
nedit, deux autographes et deux photographies. 5 saerre, recueil de devoirs choisis (2º édition : 96 pages). 4 elogie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevèrel, Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. le Maguet, E. Liechti, Naine, R. Robert, JP. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de linos gravés par Albert Daenens. 8 emoriam (Juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marly, Jules Rivet ierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens . 3 s Bazalgette (Juillet-Août 1929 : 64 pages). Articles par Augustine Bazalgette, Henri uilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. — Un poème iédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et ilzer . 6 eur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (Février-Mars 1930 : 48 pages). — -Pour la destruction d'une légende. — Articles et documents réunis, par Maurice arijanine et Maurice Wullens. 4 dérations révolutionnaires sur la Littérature dite prolétarienne (Juillet-Août 1932 : 4 pages). Articles de D. Attruia, J. Cello, H. Guilbeaux, G. Miasnikov, M. Parijaine, L. D. Trotzky et M. Wullens . 5 dation de l'affaire Guilbeaux (Février-Mars 1933 : 68 pages) par Romain Rolmd, Maurice Parijanine, André Savanier et Maurice Wullens, avec sept lettres e Henri Guilbeaux et des croquis de Louis Neillot . 5 d'Enfants, recueillis par Maurice Wullens (août-septembre 1933 : 72 p.) 5 seré Anatole (nov-déc. 1933 : 40 pages). — Pages choisies de M. Anatole de Monzie.
nedit, deux autographes et deux photographies. 5 saerre, recueil de devoirs choisis (2º édition : 96 pages). 4 elogie des écrivains réfractaires de langue française (J. Baudraz, A. de Bevèrel, Cérésole, A. Colomer, M. Devaldès, A. Ledrappier, C. le Maguet, E. Liechti, Naine, R. Robert, JP. Samson), organisée par Manuel Devaldès, ornée de linos gravés par Albert Daenens. 8 emoriam (Juin 1929 : 32 pages). Articles de P. Fontaine, André Marly, Jules Rivet ierre Scize. — Illustrations de L. Moreau et A. Daenens . 3 s Bazalgette (Juillet-Août 1929 : 64 pages). Articles par Augustine Bazalgette, Henri uilbeaux, Maurice Parijanine, Jean Tousseul et Maurice Wullens. — Un poème iédit et de nombreuses pages choisies. Deux portraits par Berthold Mann et ilzer . 6 eur Henri Barbusse, écrivain communiste (?) (Février-Mars 1930 : 48 pages). — -Pour la destruction d'une légende. — Articles et documents réunis, par Maurice arijanine et Maurice Wullens. 4 dérations révolutionnaires sur la Littérature dite prolétarienne (Juillet-Août 1932 : 4 pages). Articles de D. Attruia, J. Cello, H. Guilbeaux, G. Miasnikov, M. Parijaine, L. D. Trotzky et M. Wullens . 5 dation de l'affaire Guilbeaux (Février-Mars 1933 : 68 pages) par Romain Rolmd, Maurice Parijanine, André Savanier et Maurice Wullens, avec sept lettres e Henri Guilbeaux et des croquis de Louis Neillot . 5 d'Enfants, recueillis par Maurice Wullens (août-septembre 1933 : 72 p.) 5 seré Anatole (nov-déc. 1933 : 40 pages). — Pages choisies de M. Anatole de Monzie.
nedit, deux autographes et deux photographies



# Les Éditions des « Humbles »

Edmond ADAM. — Le Néostiche et le Verbe intégral	2	
- Visin on les amones d'enches proses que hois gron non tueles y	6	1000
George ADRIAN. — Les Traine-la-Gloire, roman  Jean BALAT. — Lepopo le fou, légende contemporaine		-0
Jean BALAT Lepopo le fou, légende contemporaine		50
R. BONISSEL. — Quatre nivernais, études		50
Bani DOUBCERIE Curines done le Unit policier	3 7	10.20
Rémi BOURGERIE — Graines dans le Vent, poèmes	7	2
Georges CHENNEVIERE Deux farces inédites, préface de M. Parijanine	4	20
Georges DAVID Bergngere, etude nour servir à l'histoire de cour guien in-	3	1
Rene DAX. — Par les grand routes, poèmes	3	90
- La halte près du berceau, poèmes		
Manuel DEVALDES Des cris sons la meule	3	
PRICE DESCRIPTION DESCRIPTION DE COMMENTE	10	3
ERMENONVILLE. — Miettes d'Histoire Fernand FERRE. — Luzia, linos de A. Daenens Célaria, ERIENET	2	2
Fernand FERRE. — Luzia, linos de A. Daenens	4	70
	3	1,30
Pierre GANIVEL - L'Espaane au tournant	5	100
- Subversion de l'économie allemande	-	240
AM. GOSSEZ Henry Chapront, Aquatintiste, XXXIII illustrations	0	2
Hand Court BE ALLY Compone, Aquathuste, AAAIII mustrations	2	0.00
Henri GUILBEAUX Kraskreml, avec neuf linos gravés, par A. Daenens.	2	2
- Meyerhold Maïakovsky	4	100
fielene HARDANI. —callloux blancs, poemes	4	
RM. HERMANT. — La Trainaille, poésie, ballades et chansons	2	200
Pierre LARIVIERE. — An temps des sous-hommes	7	50
Lucien LAURENT - Dele-Male poécies	9	30
Lucien LAURENT. — Pêle-Mêle, poésies  Marcel LEBARBIER. — Malgré les Ouragans, poèmes	0	2
Marcel LEBARDIER Maigre les Ouragans, poemes	3	3/
Fernand LEPRETTE Jules Leroux, Phomme, le poète, le romancier	2	2
G. LE REVEREND Fables et Poèmes, avec trois images, de André Hardy.	2	3
André LORULOT, - E. Armand, son évolution, sa philosophie, son œuvre.	2	-
Henry MALOT. — Forceries, poèmes	2 2 3	
Gustay MEYBINK Golem, extraits traduits par M Schoonheyt	4	1
Marcel MILLET Sentir, poèmes, avec quatre bois gravés de Lucien Jacques.	3	
Marcel et Madeleine MILLET Famille, contes illustrés par A. Daenens	3	1200
Double MADICE Educat Dulandia And a mistage	1	1648
Paul MORISSE. — Edouard Dujardin, étude critique	1	
Maurice PARIJANINE. — La Houle	5	3
- Des Français en Russie	5	20
Louis PAUL. — Là Cité, préface de Parijanine	8	2
- A Vincennes, notes d'un ouvrier	3	3
Louis PIERRE - La Logique du Catholicisme	5 3	2
Georges RAMEN Superjustice, farce	3	2
Joseph RIVIERE. — Villégiature d'ame, nouvelle	3	-
Charles BOCHATT Investiges polymer	2	
Charles ROCHAT. — Invectives, poèmes	- 5	-
Jean-Paul Samson. — Images tyriques, preface de maurice willens	20	
— Dialogne de la grâce projane, poème		
Ernst TOLLER. — Poèmes de la Prison, trad. par Alzir Hella et O. Bournac.	2	3
- Hinkemann, tragédie traduite par JP. Samson	6	2
- Masse, tragédie de la Révolution, traduite par JP. Samson	6	2
Henri VANDEPUTTE Poeme du Poete, dessin de L. Spilliaert	3	3
Théo VARLET Epilogues et souvenirs, proses	3	2
George Will Cir Forms Lours de monangle	6	2
Georges VIDAL. — Six-Fours, bourgade provençale	6 6 3	100
- Jules le Bienneureux, 35 Dois graves par G. Delatousche	9	29
- Ma Femme et ma Forêt, journal d'un colon	6	-
- Aventure, poèmes		
— Aventure, poèmes	12	3.
Maurice WULLENS. — En marge d'un feuilletonniste (réponse à Béraud). — Littérature et Pognon, avec une lettre-préface à Marcel Sauvage	3	3
- Littérature et Pognon, avec une lettre-préface à Marcel Sauvage	2	3
- Paris-Moscou-Tiflis	12	2
— Paris-Moscou-Tiflis  Œuvres épuisées de : Claude AVELINE Maurice BATAILLE, GARRIGUE GAR	NNC	E,
C. D. CHINDEATHE I TAKEN I ACCOUNT TATARR WOLLD THE PROPERTY OF THE PROPERTY O	Léc	on.
GP. GUINEGAULT, Lucien JACQUES, LAZARE, Marcel LEBARBIER,	100	100
MEUNIER, HAN RYNER, Walt WHITMAN et Maurice WULLENS.	20	-
LES HUMBLES : sixième série (1921) à dix-septième série (1932), chacune.	20	- A -

Le Directeur-Gérant : M. WULLENS.

